

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

GOËTHE

LE 28 août 1749, à midi précis, un exprès vint annoncer au conseiller Goëthe, de la ville impériale de Francfort, qu'il lui était né un fils, mais que ce fils ne paraissait pas viable. Le conseiller courait chez lui : l'enfant était entre les mains des femmes qui le frottaient, le réchauffaient, lui insufflaient l'air ; il fit un faible cri, & son aïeule, fidèle même en ce moment à la rigoureuse étiquette allemande, dit à la mère : « Conseillère, il vit ! »

Il vécut, en effet, quatre-vingt-trois ans. Jean Wolfgang Goëthe, né d'un père déjà vieux & d'une jeune mère de dix sept-ans, dont il fut l'amour & la gloire. Dans sa longue vie, il parcourut avec éclat toute la gamme des connaissances humaines : poète inspiré, auteur tragique, romancier, philosophe, écrivain satirique, naturaliste, géologue, antiquaire, il mania toutes les cordes, écrivit sur tous les sujets, excepté sur l'histoire & la théologie, se bornant à connaître profondément la première, & ignorant, dédaignant la seconde, cette science de Dieu, qui toujours a fait défaut à sa vie & à son génie. Il connut toutes les gloires, sa vieillesse demeura puissante & respectée, & l'idolâtrie dont les Allemands l'avaient entouré ne s'éteignit pas sur le seuil de son tombeau. Disons quelques mots de sa vie, ensuite nous parlerons de ses œuvres.

L'enfance de Goëthe se passa entre son père, vieillard digne, savant, sévère, & sa jeune mère, qui avait le caractère le plus gai, le plus facile, uni à une imagination souple & créatrice, dons heureux qu'elle conserva jusques dans son âge avancé. Elle excellait à conter des histoires à Wolfgang & il ne se lassait jamais de l'écouter ; pendant qu'elle parlait, il la dévorait de ses grands yeux noirs, & s'intéressait si vivement à la destinée des personnages dont les aventures passaient devant son esprit, qu'il se prenait à pleurer lorsqu'un de ses héros favoris éprouvait quelque malheur. Dans ses récits même, sa mère essayait toujours de le satisfaire & de contre-balancer ainsi l'extrême austérité de son père, & plus tard, elle disait avec simplicité :

« Wolfgang & moi nous sommes restés attachés l'un à l'autre parce que nous avons été jeunes ensemble. »

Une amie de Goëthe lui écrivait, en parlant de cette mère si aimable & si intelligente :

« Vous n'avez jamais été mieux compris que par elle ; les savants & les philosophes commentent votre œuvre : elle en est le miroir vivant. »

A côté du jeune Goëthe, grandissait sous le même toit sa sœur Cornélie, plus jeune que lui d'une année, personne étrange dont il a laissé dans *Poésie & Vérité* un curieux portrait. D'une rare

intelligence & d'un caractère fortement trempé, Cornélie souffrait cependant de sa laideur; Wolfgang, que l'on a comparé à l'Apollon du Belvédère, charmant & superbe, avait gardé la beauté de la famille, Cornélie n'eut que les disgrâces. Elle mourut jeune, laissant à son frère, qui l'aimait comme Chateaubriand aimait sa sœur Lucile, un éternel & triste souvenir. Elle avait vivement encouragé ses débuts littéraires, & *Goët de Berlichingen* fut écrit, en quelques semaines, à son instigation.

Dès ses premières années, tout avait contribué à stimuler l'intelligence de Goëthe: l'imagination riant de sa mère, le savoir étendu de son père, la décoration de la maison paternelle, toute ornée de tableaux & de gravures qui représentaient les anciens monuments de l'Italie; l'aspect gothique de Francfort, sa ville natale, avec ses murs crénelés, ses monastères encore debout, ses rues étroites, son pont antique; les événements de la guerre de Sept Ans, qui amena d'abord à Francfort Frédéric II, roi de Prusse, & puis les Français commandés par un général, le comte de Thoranne qui logea chez le conseiller Goëthe; ses rapports familiers avec des hommes de toute condition, tout l'aïda à goûter les arts, à saisir les rapports du passé & du présent & à étudier le plus curieux des livres, le cœur humain. Il fit marcher de concert l'étude du droit & celle de la littérature & des arts; il étudia la chimie & même l'alchimie, ce qui le disposa merveilleusement à évoquer les esprits magiques dans le laboratoire de *Faust*; la géologie, science alors à son aurore, le préoccupait; & tout en jetant sur le papier de premières ébauches, il obéit cependant aux volontés de son père; il suivit les cours des universités de Leipzig & de Strasbourg, et il revint avec une thèse de docteur en droit & des réflexions sur l'architecture gothique de la merveilleuse cathédrale sur laquelle Werder a fait pleuvoir les bombes.

Le jeune avocat à la cour impériale de Wetzlar, débuta dans les lettres par un coup d'éclat: *Goët de Berlichingen* parut, & révéla à l'Allemagne, si pauvre en poètes, un génie supérieur. Le roman de *Werther*, à son tour, ébranla les cœurs & les imaginations; depuis les *minnesingers* du moyen âge, depuis les ménestrels souabes qui chantaient la Vierge Marie & les dames, la Germanie, durant des siècles de guerres barbares & de luttes religieuses, avait profondément perdu le sentiment poétique; la Prusse ne connaissait d'autres vers que ceux de Voltaire & de son imitateur, le roi Frédéric; l'Autriche s'en tenait aux sonnets de Métastase; la Saxe n'avait d'autre écrivain que le froid fabuliste Gellert, Français appesanti, comme l'a dit madame de Staël; le peuple allemand ne connaissait que Lessing, avec ses drames philosophiques & glacés, & Klopstock, trop nuageux & trop idéal pour devenir jamais populaire; le drame & le roman de Goëthe, originaux dans des genres

très-divers, excitèrent une explosion d'enthousiasme.

Le duc de Saxe-Weimar, vivement frappé par la puissante intelligence de ce jeune homme, captivé aussi par le charme de son entretien & la beauté de ses traits, l'attira à Weimar, petite ville & petite cour qui offraient alors un spectacle unique dans les fastes littéraires.

Au milieu des forêts de la Thuringe, une princesse, femme d'esprit, renouvelait les traditions des petites cours d'Italie, aux jours de la Renaissance; des artistes, des gens de lettres, se rassemblaient autour d'elle; bientôt, Goëthe fut l'âme de ces réunions, & bientôt aussi les dignités de ce petit État vinrent le chercher; il fut de tous les conseils du duc de Saxe-Weimar, & il mena l'existence la plus brillante & la plus active. Travaux, études, plaisirs, il menait tout de front; il faisait de fréquentes excursions dans le Hartz pour étudier la minéralogie, il fit des séjours en Italie pour y étudier de plus près les arts & l'histoire. Il écrivait de Rome:

« Il en est de Rome comme de la mer, plus on avance, plus on la trouve profonde. L'histoire universelle a ici son nœud; je suis au centre & me transporte avec facilité sur les bords de l'Euphrate ou du Weser. Je célèbre ici mon vrai jour de naissance: c'est une régénération de l'homme tout entier. »

Les approches de la Révolution française le ramenèrent en Allemagne, & il ne quitta presque plus Weimar, assistant avec un calme de plus en plus profond aux convulsions sociales qui ébranlaient l'Europe. Entouré d'hommages & de gloire, il les accueillait & il accueillait toutes les choses de la vie avec une impassibilité qui rappelle celle d'un dieu païen sur un autel; rien ne semble l'avoir ému, si ce n'est l'amitié de Schiller; rien, ni l'admiration de madame de Staël, ni les égards de Napoléon, ni l'amour enthousiaste d'une jeune fille, presque une enfant, Bettina d'Arnim, qui se prit pour Goëthe, déjà vieux, d'une passion singulière. Il devint octogénaire, sans perdre aucune de ses facultés, sans que le culte dont il était l'objet se ralentît; il mourut, le 22 mars 1832, à l'âge de 83 ans, dans sa grandeur solitaire, laissant au monde une renommée immense, & à ceux qui l'avaient particulièrement connu, l'amer regret que ce beau génie n'eût pas placé son espérance au ciel & qu'il n'eût pas aimé sur la terre.

Cette profonde indifférence de Goëthe pour tout ce qui n'était pas la science ou la pensée pure est bien analysée par madame de Staël (1):

« Lorsque je le vis, Goëthe n'avait plus cette ardeur entraînante qui lui inspira *Werther*, mais la chaleur de ses pensées suffisait pour tout animer; on eût dit qu'il n'était pas atteint par la vie, mais qu'il la décrivait en peintre. Le temps l'a rendu spectateur. »

(1) De l'Allemagne, tome 1^{er}.

Il est difficile de caractériser plus gracieusement l'égoïsme du grand poète allemand ; il voulait, par système, que dans ses écrits il y eût toujours quelque chose à deviner, il en fit de même de sa vie intime. Le secret de ses sentiments a échappé à tous les biographes. On sait qu'il aimait sa mère & sa sœur ; il eut une certaine affection pour une jeune fille du peuple, modeste & pieuse, qu'il a idéalisée sous les traits de *Marguerite*. Il y eut *promesse de mariage* entre lui & une jeune fille noble & charmante, promesse qui fut rompue, mais dont il garda le souvenir, & *Lili*, un personnage aimable d'une de ses œuvres, est, dit-on, l'image de cette amie de sa jeunesse.

Il aimait Schiller, dont la bonté l'avait captivé ; il eut de l'attachement pour le duc de Saxe-Weimar, mais à mesure qu'il avançait en âge, ses affections, peu vives en tout temps, se glacèrent :

le travail de l'esprit lui suffisait, ses immenses facultés s'y jouaient à l'aise ; mais jamais il ne sentit le besoin d'en faire hommage à Dieu, de les faire retomber sur les hommes en rosée bienfaisante. Comme son *Méphistophélès*, il comprenait tout, se jouait de tout, & ne se doutant pas, dans son orgueilleuse supériorité, combien *Racine*, chantant le Dieu d'Israël ; combien *Linnée*, s'abaissant devant le créateur des mondes ; combien *Klopstock*, célébrant le Rédempteur, étaient plus grands que lui.

A ses derniers instants, il répétait : *Plus de lumière !* hélas ! elle avait toujours manqué, dans ses écrits comme dans sa vie, la *divine lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde !* Disciple de Spinoza, il est mort, comme lui, dans ses erreurs.

M. B.

LETTRES A NATHALIE

ONZIÈME LETTRE

SUR L'EXAGÉRATION

Ma chère Nathalie,

Je trouve votre confession charmante. Il est bien difficile d'avouer un défaut de meilleure grâce, comme aussi de mieux plaider en sa faveur. Tout ce que vous dites de l'exagération, bien loin de nous donner l'envie de nous en corriger comme d'un défaut, n'aboutit guère, si j'en crois mes impressions, qu'à nous la recommander, au contraire, comme une des qualités les plus charmantes & les plus poétiques de l'esprit humain.

Je ne sais, ma chère enfant, si malgré tout mon désir de vous complaire, je pourrai jamais aller jusque-là ; mais je ne suis pas de ceux qui combattraient de parti pris les raisons vraiment neuves & vraiment originales que vous apportez à l'appui de votre opinion.

Vous faites bien de distinguer entre ce que vous

appelez fort spirituellement *l'exagération intentionnelle et l'exagération naturelle*.

Autre chose est, en effet, cette exagération de mauvais goût qui monte nos paroles sur un ton hyperbolique, et les amplifie par une tension factice, dans le dessein de poser & de tromper, & cette teinte idéale dont une imagination un peu vive & un peu riche de son propre fonds, ne manque guère de revêtir les objets ou les conceptions qui passent par la pensée.

Ce grossissement de la vérité pure, voulu & cherché pour produire l'effet par un jeu d'optique, pour singer, comme il arrive presque toujours, l'intérêt, la grandeur & l'importance, n'est, à le bien prendre, qu'un mensonge plus ou moins honnêtement dissimulé. Cette sorte d'hypocrisie, pour avoir des formes plus agréables & plus décentes, n'en demeure pas moins un attentat contre la vérité, tenté ou consommé en pleine connaissance de cause & avec préméditation littéraire.

Je mets, comme vous, une distance infinie entre ce mauvais usage de l'hyperbole & ce mouvement d'esprit qui nous entraîne si naturellement, pour peu que nous ayons d'impétuosité & de vigueur, à dépasser les limites étroites de la réalité.

C'est une fort séduisante théorie que d'appeler,

comme vous le faites, l'exagération, la *poésie* de tous les jours. Voilà un de ces traits auxquels je ne manquerais jamais de vous reconnaître, ma cousine. C'est bien là votre esprit impatient, ardent, à peine contenu. Mélangée, comme vous l'êtes encore, d'étourderie & de raison, de sagesse qui se contient & d'inspiration qui s'échappe, vous êtes toujours prête à prendre à partie la réalité, lorsque vous ne vous révoltez pas contre elle. Riche de vos espérances, pour ne pas dire de vos illusions, disposée à prodiguer, dans la vie, votre gaieté, votre bonne humeur, votre indulgence intrépide & invincible à tous les découragements, je ne m'étonne pas du tout qu'il vous semble permis, & en quelque sorte nécessaire, de donner, à tout ce que vous pouvez ou voir ou entendre, l'empreinte de votre esprit & le reflet de votre personnalité.

Votre comparaison du jugement avec les procédés de la peinture me paraît aussi juste que saisissante.

Il est bien vrai qu'au moment de juger un tableau, on ne va prendre ni un mètre ni un instrument de précision pour vérifier, sur les renseignements d'une échelle de proportion, les dimensions & les rapports exacts des objets représentés. Le peintre qui retrace devant nos yeux un paysage, une scène d'histoire, un portrait de famille, n'a point pour but ni pour mission de reproduire avec une minutie pharisaïque les contours eux-mêmes des réalités, tels que peuvent les déterminer les théorèmes inexorables de la projection géométrique.

Vous dites fort bien, Nathalie, que l'important est ici de faire passer, dans l'âme des spectateurs, l'effet lui-même de la scène; si ce paysage est fait pour inspirer la mélancolie, cette scène d'histoire la terreur, cette tête la vénération ou la tendresse, on n'ira pas chicaner mal à propos l'artiste sur une erreur d'un ou deux millimètres, qu'attesterait peut-être une comparaison sévère avec une épreuve photographique.

Je comprends donc, ma cousine, & j'admets jusqu'à un certain point que la parole puisse être prise pareillement pour une sorte de traduction large, pour une interprétation intelligente de ce qu'elle rapporte.

Vous me dites qu'il y a une certaine exagération dans le récit de cette bataille; que le narrateur outre, sans le vouloir, l'angoisse de l'attente, l'épouvante du combat, l'horreur du massacre; que le nombre des morts ne répond point suffisamment à cette impression, & que la couleur manquerait si l'on voulait ensuite reproduire des affaires bien autrement considérables. Il n'en est pas moins vrai que mon impression à moi est parfaitement sincère & naïve. Ne me dites pas que j'exagère lorsque je vous représente mon âme au naturel.

Cet engagement auquel je viens d'échapper, je ne puis vous le raconter qu'à travers le tumulte de de mon âme; l'énergie & la portée des mots que

j'emploie ne sont pas faites pour être taxées d'exagération, pas plus que les larmes dont je les accompagne.

J'aime beaucoup, à ce propos, votre remarque sur les habitudes mêmes du langage & sur l'emploi de ce qu'on appelait dans nos classes les *figures* du style. Je me suis assez frotté de pédantisme pour ajouter ici, afin de mieux marquer la supériorité de mon érudition sur votre science, que ces images de l'expression ont reçu le nom grec de *tropes*, ce qui veut dire, toujours en grec, *façon de tourner sa pensée*.

Je trouve en effet, comme vous, que la parole humaine, même dans le plus humble discours, même dans l'entretien le plus froid & le plus terre-à-terre, abonde en manières de dire qu'une critique semblable aurait tout droit d'appeler des exagérations.

On dit d'un homme qu'il est *saisi* par la peur, *emporté* par la colère, *abattu* par le découragement. On ne saurait voir pourtant rien qui le saisisse à la façon d'une étreinte, l'emporte au point de le déplacer, ou l'abatte jusqu'à le coucher par terre. Ce sont là autant d'hyperboles admises & convenues, dont personne ne s'aperçoit & par conséquent ne se choque. On les prend pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour une traduction légitime & naturelle de la pensée.

Vous avez bien raison de dire, que nul échange d'idées ne saurait avoir lieu entre deux hommes, même dans les circonstances les plus vulgaires & les moins solennelles, sans qu'il se dépense ainsi une multitude de métaphores, dont aucune n'est la reproduction exacte & incolore de la réalité.

On dit ainsi communément qu'on a *martel* en tête; qu'on a mille ennuis; des contrariétés par centaines, sans attacher, à ces façons de parler proverbiales, aucune exactitude dans l'image qu'elles empruntent ou dans le nombre qu'elles avèncent.

J'irai même ici plus loin que vous, Nathalie. Le bon sens trouve si naturel ces nombres ronds passés dans la langue pour dire beaucoup d'ennuis, beaucoup de contrariétés & de chagrins, qu'il paraîtrait fort ridicule de les compter & d'en suggérer l'idée par un chiffre précis. Jugez de l'effet si l'on s'écriait, en soupirant, qu'on a trente-sept contrariétés, ou quarante-deux mécomptes. C'est là cependant qu'il faudrait en venir, si l'on voulait, comme certains le réclament avec tant d'acharnement, s'en tenir à la parole arithmétique.

Vous arrêtez là vos remarques, Nathalie, & vous faites preuve de modestie. Vous vous êtes sentie à bon droit trop intéressée dans la question pour ajouter votre panégyrique à votre défense & pour triompher, comme vous l'auriez pu, de la défaite d'autrui.

Pour moi, ma cousine, que la qualité un peu froide & un peu éteinte de mon esprit a mis, dès la première heure, hors des atteintes de la question, il m'est bien permis de me poser entre vos

adversaires & vous en spectateur impartial, & de prononcer le dernier mot.

Ne vous mettez pas trop en peine, Nathalie, des reproches que pourront vous faire à cet endroit les esprits impuissants & vides. Ces hyperboles dont ils se choquent si aisément & peut-être si complaisamment, irritent plus leur envie qu'elles ne choquent leur critique. Ce sont là de ces péchés qu'il n'est pas donné à tout le monde de commettre. Ce don de sentir et de rendre avec force est si éloigné de leur débilité & de leur froideur, qu'ils flottent entre l'impossibilité de comprendre & l'impuissance d'inventer.

Je ne serais pas l'homme que vous m'avez toujours connu, Nathalie, si après vous avoir donné complètement gain de cause au point même de vous dépasser, je n'ajoutais pas quelques réserves & ne terminais pas par quelques conseils.

Je hais l'exagération cherchée; mais si je la tolère & l'admets lorsqu'elle joue le rôle d'une inspiration, je ne voudrais plus la favoriser lorsqu'elle dégénère en manie. Alors elle devient en effet ridicule & insupportable. Elle travestit nos jugements, au risque d'égarer ceux qui nous écoutent.

Dans le discours que vous tenez à autrui, il convient en effet de distinguer deux choses : les faits qu'il rapporte & les jugements qu'il exprime.

Vous êtes à la fois, lorsque vous me faites connaître un événement, un témoin qui le raconte & un juge qui l'apprécie. On vous laisse toute liberté pour l'exalter ou pour le flétrir, suivant l'admiration ou le dégoût qu'il vous inspire; mais encore faut-il qu'à travers la manifestation de vos sentiments, je puisse discerner le fait essentiel qui les motive.

Vous êtes donc obligée, si vous voulez vous montrer un esprit équitable & sincère, de faire deux parts de vous-même & de distinguer entre votre esprit & votre cœur. Vous êtes tenue de défendre vos jugements contre vos impressions & de vous maintenir dans la sincérité du témoignage, tout en vous abandonnant à l'indépendance de vos appréciations.

Voilà précisément le point sur lequel tant de gens se méprennent. Non contents de ressentir les événements pour leur propre compte, avec l'intensité d'émotions qui peut convenir à leur nature & à leur imagination, ils tiennent absolument à faire violence à autrui. Ils prétendent se dispenser, par système, de toute exactitude, de toute véracité. Il faut, sous prétexte d'ajouter foi à leur rapport, qu'on épouse leur passion & qu'on grave dans leur colère.

Je retrouve ici, comme vous le voyez de reste, Nathalie, un précepte de conduite auquel il m'est arrivé déjà de toucher plusieurs fois. Il devient nécessaire, ici comme ailleurs, de ne point s'abandonner trop aisément à la pente de son esprit & de refuser toute complaisance à son caractère.

Ceux qui s'émeuvent vite & dont l'intelligence ba des ailes, toute prête à prendre son vol, doivent s'imposer un respect plus sévère de la vérité, dans la mesure où ils ont le devoir de nous informer, avant d'avouer la prétention de nous convaincre. Il faut qu'ils éveillent leur propre défiance contre l'essor de leur imagination, & songent plus que personne au respect de l'exactitude & à la fidélité du récit.

Ne croyez pas, Nathalie, que cette tempérance soit faite pour ralentir ou pour arrêter le jeu naturel d'un esprit puissant & expansif. Au contraire, il a tout à gagner à affermir le terrain avant d'y mettre le pied pour s'élancer dans des sphères supérieures. On lui sait gré de se contenir & de se dominer; on sent, à lui voir ce calme & cette sobriété de commande, une force dont la puissance s'exerce d'abord contre elle-même, & l'effet du discours ne pourra que gagner à se déployer ensuite tout d'un coup.

Ce luxe de l'imagination, auquel je trouve tant de charmes & pour lequel je me montre si indulgent, n'est point sans danger vis-à-vis de vous-même.

Craignez, ma chère Nathalie, qu'une trop grande complaisance à vous abandonner à vos impressions n'amène ce fâcheux effet, de vous rendre la première dupe de ces entraînements.

Je connais dans le monde beaucoup de gens qui se sont fait en quelque sorte un passé factice, dont ils seraient bien embarrassés de retrouver le rapport exact avec la réalité. Ils se sont habitués, par des récits successifs auxquels chaque narration venait ajouter à tour de rôle un nouvel embellissement, à peupler leur propre existence d'événements apocryphes. C'est à peine si ce qui s'est passé, en effet dans leur vie, motive à l'origine le thème sur lequel ils ont brodé. Ils se sont composé ainsi un personnage auquel ils ont prêté leurs aspirations, & ils finissent par s'enorgueillir non pas de ce qu'ils ont été, mais de ce qu'ils se sont crus.

C'est ainsi que l'imagination finit par travailler pour le compte de notre orgueil. En fait d'aventures extraordinaires, c'est à nous-mêmes que nous les prêtons d'abord. C'est par ce côté surtout que l'exagération a quelque chose d'intolérable & de blessant pour autrui.

Il faut avoir beaucoup vécu, & surtout avoir beaucoup réfléchi aux rapports quotidiens des hommes entre eux, pour arriver à se persuader tout à fait des avantages qu'assurent au premier venu la simplicité & le naturel. On dit quelquefois que le monde est une comédie. Sachez bien, Nathalie, que le meilleur de tous les rôles est celui des ingénues, attendu — à l'éloge de la nature humaine — qu'on est toujours plus sensible au cœur qu'à l'esprit.

Votre cousin affectionné,

ANTONIN RONDELET.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PAR LE COMTE DE BEAUVOIR (1).

AVANT la guerre ont paru les deux premiers volumes de cet ouvrage, tous les deux pleins d'intérêt, d'esprit & d'humour. L'auteur consacre le troisième à Pékin, Yeddo & San-Francisco, le vieil Orient & la jeune & bouillante Amérique. — Nous citerons quelques passages qui pourront faire juger de la valeur de ce livre, lecture amusante, s'il en fut ; nous commencerons par la description d'un dîner au Japon :

« Au son de la musique orientale, nous entrons dans la grande salle d'une légation, où une véritable illumination éclairait la table couverte de mets colorés. Il y avait là huit danseuses, accessoirs obligés de toute fête japonaise, toutes brillantes de fraîcheur & de costumes. Elles étaient assises sur leurs talons, avec un petit tabouret de laque devant elles, & jouaient langoureusement de la guitare.

» Sur des tables séparées, nous pouvions admirer les *pièces montées* que les Japonais aiment tant. Une de ces pièces, qui avait bien un mètre carré, toute en œufs, poissons, fleurs, oignons, carottes, représentait un paysage avec perfection. Il y avait des rivières en filaments d'oignons, des canards mandarins en navets sculptés & peinturlurés, des champs de verdure, des ponts en briques de carottes. Un autre plateau représentait la pêche : sur un rocher de pommes de terre, perdu au milieu de flots de mayonnaise & écumant de mousse de blancs d'œufs, un pêcheur haïlait un long filet à mailles de navet & ramassait des myriades d'huîtres & d'épinoches. Enfin, voilà une grande barbe qui s'avance ! Elle est convertie en galiote ornée de mâts & de voiles gonflées par la brise. C'est de tout cela que nous avons mangé avec nos bâtonnets. Je vous fais grâce d'une cinquantaine de plats d'un goût très-fin, mélangés, à dose homœopathique, d'écrevisses pilées, de sauces

& de poissons. Au dessert, on emporte, comme souvenir de sa goinfrie, ses bâtonnets & sa serviette en papier. L'amphitryon fait escorter chaque convive d'un serviteur, portant dans une jolie corbeille, en guise de petits fours, un gros homard ou un poisson de corpulence respectable... »

Donc, on dîne bien à Yeddo, on dîne assez bien même en Chine, & sous des rapports plus graves, la civilisation séculaire de ces deux contrées pourrait tromper les étrangers, si, de temps en temps, les défiances incurables des peuples jaunes contre les étrangers n'éclataient en scènes cruelles. Le comte de Beauvoir & son noble compagnon, le duc de Penthievre, visiteront à Tien-Tsin la maison des Sœurs de la Charité, où deux cents petites filles recevaient l'enseignement religieux & les plus tendres soins de la charité. Quelques mois plus tard, ces saintes filles, mères des pauvres orphelines, périssaient sous les coups d'une populace furieuse. Toutes attendirent & reçurent la mort avec la résignation la plus profonde, & leurs sœurs d'Europe briguent en foule l'honneur d'aller les remplacer, afin, disent-elles, de mériter le ciel, & de mourir dans le devoir.

Par tout ce malheureux Japon, si hostile au christianisme, règne une religion extravagante. Trente-trois mille trois cent trente-trois divinités remplissent le Panthéon japonais ; toutes les circonstances, tous les besoins, toutes les maladies, ont là un petit dieu préposé à leur aide & soulagement. On invoque, entre autres, le dieu du mal de dents, en lui lançant à la figure d'innombrables boulettes de papier... Voilà où le polythéisme fait descendre ses fidèles. On en rit si tant de fanatisme ne se mêlait à une si profonde crédulité.

Quoique monsieur de Beauvoir décrive peu, nous citerons un passage relatif à la fameuse muraille de la Chine, qui existe réellement, & qui est une œuvre prodigieuse de grandeur & de majesté. Au pied des montagnes, dominées par ce mur inexpugnable, s'ouvre une profonde vallée que l'on nomme *la tombe des Empereurs*.

« Figurez-vous, dit le voyageur, une longue vallée sablonneuse, enclavée par un amphithéâtre de montagnes élevées, au pied desquelles treize tombes gigantesques, entourées de bois, d'arbres verts, s'échelonnent en demi-cercle.

» Du portique de l'entrée de la vallée jusqu'à la tombe du premier empereur, il y a plus d'une

(1) Chez Plon, 10, rue Garancière, Paris. Prix : 4 fr. 1^e volume.

lieue, & une longue allée est dessinée d'abord par des colonnes ailées en marbre blanc, puis par deux files d'animaux sculptés de grandeur colossale, des éléphants, des hippopotames, des lions de quinze pieds de haut & d'un seul bloc de granit, des dragons, une quantité de bêtes, puis douze empereurs, trois fois grands comme nature & portant casque & cuirasse !... Il y a donc eu un siècle où les Chinois savaient « faire grand, » au lieu de consumer leur vie dans des fumoirs d'opium & dans des maisons de jeu.

» Au bout de l'avenue, nous arrivons aux tombeaux, autour desquels sont groupés des bosquets d'arbres verts ; chaque tombeau est un vrai temple où le marbre blanc & rose, où le porphyre & les sculptures de teck se marient, non avec harmonie, ni avec goût, mais — chose si rare en Chine — avec des lignes vraiment pures & d'une grande sévérité... Depuis neuf cents ans, ces splendeurs austères semblent n'avoir pas vieilli d'un jour. Une lugubre obscurité sied à ces demeures sépulcrales, où le bruit des gongs sourds qu'agitent les gardiens du temple fait retentir les airs de vibrations étranges. Cet aspect sombre porte à la rêverie, & il nous semble voir toute la pompe des funérailles des empereurs ming : un peuple en deuil escortant le cercueil d'or entre les colosses de granit, les torches fumeuses éclairant ces colonnes d'une lueur blafarde, & les fossoyeurs immolés sur l'heure, afin que le secret des trésors enfouis avec l'empereur ne soit pas trahi.

» Vers trois heures nous partons, malgré les instances d'un bonze muet qui s'évertue à tracer devant nous sur le sable des caractères inintelligibles, & nous cherchons à gagner rapidement l'entrée de la passe de la Grande-Muraille... »

Dans ce long voyage, monsieur de Beauvoir a beaucoup vu, mais il a aussi tout compris, & la nouveauté des détails ainsi que la justesse des aperçus, rendent son livre extrêmement agréable.

M. B.

MARIE-SAINTE TRÉGONNEC

PAR MADAME DESPREZ DE LA VILLE-TUAL (1).

Ce livre est un début, & ce début devrait être un succès, si nous vivions en un temps où les bons livres & les bonnes actions seraient appréciés à leur juste valeur. La femme du monde qui l'a écrit s'est beaucoup plus occupée des pauvres paysans, parmi lesquels elle passe sa vie, que d'un public lointain ; elle a trouvé dans son cœur une charmante histoire & elle l'a dite, révélant ainsi, sans s'en douter peut-être, beaucoup d'âme & beaucoup d'esprit.

Marie-Sainte est tout simplement une cuisinière que la coquetterie & l'ambition ont éloignée du toit paternel, & qui, avertie à temps par le malheur, revient comme l'enfant prodigue & fait pénitence ; mais dans ce simple cadre, l'auteur a su renfermer tous les bons avis, tous les salutaires exemples dont les jeunes filles de la classe & de l'âge de Sainte ont besoin ; son drame intéresse, ses personnages vivent & parlent ; un talent véritable se révèle dans ce simple récit.

Nous en dirons tout autant des *Récits familiers dédiés aux Enfants des campagnes*, du même auteur, & nous recommandons fortement les deux ouvrages à toutes nos lectrices, & en particulier, aux dames châtelaines ; ils sont aussi bons à lire qu'à propager.

M. B.

(1) Chez Mame, Tours. Petit volume à 1 franc.

LES SAINTES DE FRANCE

SAINTA BLANDINE — SAINTA CLOTILDE — SAINTA GERMAINE

Vierge et martyre, 2 juin

Veuve, 3 juin

Vierge, le 12 juin

UNE martyre, une reine & une pauvre bergère signalent le mois de juin. La vierge-martyre, Blandine, était une pauvre petite esclave, probablement Gauloise d'origine, dont la faiblesse était si grande

que les martyrs, ses frères, tremblaient pour elle que les spectateurs frémissaient de pitié & que les bourreaux mêmes semblaient honteux de torturer des membres si délicats. Mais l'âme était forte dans ce corps faible. C'était à Lyon, en 177, sous

le règne de Marc-Aurèle, Pothin étant évêque, que cette grande persécution sévit. Blandine fut traînée dans l'amphithéâtre avec un grand nombre d'autres saints martyrs, avec Attale de Pergame, avec le néophyte Matarus, avec le diacre Sanctus ; tous furent soumis à d'affreuses tortures, tous résistèrent, mais nul ne montra plus de courage que la jeune Blandine :

« Je suis chrétienne ! »

Répétait-elle pendant que les ongles d'acier labouraient ses flancs :

« Je suis chrétienne ! »

Et elle ajoutait, répondant aux accusations des païens :

« Il ne se commet pas de crimes parmi nous ! »

Les supplices durèrent plusieurs jours, & parmi tant de héros, le courageux Sanctus, saint Pothin, vieillard nonagénaire, & la vierge Blandine furent spécialement tourmentés. Enfin, on les amena pour les exposer aux bêtes. Pendant que les martyrs subissaient une horrible flagellation, Blandine fut attachée à un poteau, &, les bras étendus en croix, dans l'ardeur de sa prière, elle rappelait aux vaillants confesseurs l'image de leur divin Maître ; les bestiaires excitèrent contre elle les lions, mais aucun ne la toucha ; on la délia, & elle fut ramenée en prison & réservée pour le dernier jour des combats du Cirque. Tous les autres martyrs lyonnais avaient déjà reçu leurs couronnes ; elle était seule avec un enfant de quinze ans nommé Ponticus, sur lequel les païens épuisèrent tout l'art des tourments.

Il précéda Blandine au ciel ; elle fut, une dernière fois, flagellée, déchirée & traînée par les bêtes, assise sur une chaise de fer rougi, & livrée enfin à l'épée du confecteur. Les cruels adorateurs des idoles avouèrent que jamais femme n'avait souffert avec autant d'intrépidité.

Les détails du martyre de sainte Blandine & de ses illustres compagnons sont relatés dans une lettre écrite par les chrétiens de Lyon à leurs frères d'Asie ; cette lettre est insérée dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe.

L'histoire de sainte Clotilde est connue de tous : ses vertus convertirent Clovis ; Clovis convertit les Francs & eut la gloire de faire régner Jésus-Christ sur ce royaume, qu'un pape appelait le plus

beau après le royaume du ciel. Clotilde passa sa vie dans les œuvres saintes ; elle fut l'amie de sainte Geneviève, & elle & Clovis furent ensevelis dans le même tombeau que la sainte Patronne de Paris. La révolution a dispersé les ossements de la reine & de la bergère ; il en reste à peine quelques débris ; mais à moins que la France ne disparaisse du rang des nations, pourra-t-elle jamais oublier ces deux nobles créatures, placées au seuil de son histoire?...

Rien de plus humble, de plus petit, de plus caché que sainte Germaine Cousin de Pibrac. Elle naquit en 1579, d'une famille de pauvres paysans ; dès sa première enfance, elle fut atteinte d'infirmités qui servirent, dans les desseins adorables de Dieu, à sa grande sanctification. Sa main droite était percluse & des scrofules rendaient son état plus déplorable ; les secours les plus ordinaires lui étaient refusés ; cette pauvre enfant avait perdu sa mère, & la seconde femme de son père la rebutait & lui faisait endurer de mauvais traitements. Repoussée, dédaignée, délaissée, Germaine se tourna vers Dieu ; elle pria sans cesse en conduisant ses moutons ; elle endurait avec une angélique patience & ses infirmités & les duretés qu'elles lui attiraient ; elle partageait le pain de sa panetière avec les pauvres. Dieu la favorisait d'une manière sensible quand elle voulait aller à l'église, elle plantait simplement sa quenouille au milieu de ses brebis, & les brebis ne bougeaient pas ; un jour qu'elle emportait dans son tablier quelques morceaux de pain pour les donner aux indigents, sa marâtre courut après elle, l'accabla d'injures, la menaçant d'un bâton : Germaine laissa tomber son tablier : il ne contenait plus que trois gerbes de fleurs. Dieu avait recommencé, pour sa petite servante, le touchant miracle accompli jadis pour la duchesse de Thuringe.

La bonne Germaine mourut à l'âge de vingt-deux ans. Des miracles s'accomplirent à son tombeau & ses parents, ses voisins témoignèrent de ses héroïques & simples vertus. Canonisée par Pie IX, cette sainte fille, qui ignorait certainement ce que c'est que la gloire humaine, a reçu dans la ville de Toulouse (1867), des honneurs & un triomphe dont on ne peut lire le récit sans émotion.

M. B.



LA MÈRE LABORIEUSE

Le grand critique d'art du dix-huitième siècle, Diderot, disait avec raison que si Chardin était né en Hollande, on aurait couvert d'or ses moindres toiles. Gérard Dow & Miéris n'ont pas plus de précision, ni une couleur plus vraie, ni une entente mieux réussie de la lumière, ni un sentiment plus intime de la réalité. Il égale les Hollandais par la vérité matérielle, par l'harmonie des couleurs, l'accord des accessoires, il leur est souvent supérieur par l'esprit & l'invention. Le dessin de ses figures, sans être minutieux, est toujours ferme, correct, plein de mouvement.

La lumière, dans ses dégradations les plus délicates, ne lui échappe jamais, & donne à ses personnages un relief surprenant : ses figures ont une grâce parfaite, c'est la grâce française reproduite au vif. Voyez *le Bénédicité*, la tête attentive & à demi souriante de la jeune mère, le visage du petit enfant qui bégaie son : *Bénisse, Seigneur !* en regardant de côté la soupe, prix de sa sagesse ; voyez l'air élégant de la *Blanchisseuse* ; la figure sérieuse, un peu grondeuse de la *Gouvernante* ; les traits naïfs, traits d'un autre âge, du petit *Garçon marchand de vin*, & dites si la vieille société française, dans les classes laborieuses, si estimables, si honnêtes, ne revit pas sur ces toiles vivantes & parlantes ? La nature, chez Greuze, tombe souvent dans la sensiblerie exagérée : c'est le drame bourgeois traduit par un charmant pinceau ; les nymphes boursofflées, les bergères enrubanées de Watteau sont l'antipode de tout ce qui est vrai ; Chardin, lui, a été le peintre réaliste de la société moyenne qu'il aimait, & au sein de laquelle il a passé sa vie. Je ne veux d'autre preuve de ce sentiment exquis du réel que le tableau dont nous

donnons aujourd'hui la gravure. N'est-ce pas un intérieur bourgeois tel qu'on peut se le figurer, il y a un siècle ? sans luxe, sans ornement, sans superflu ; l'ordre & la propreté le décorent, le travail l'enrichit & l'ennoblit, & de bonne heure, cette mère, un peu grave, un peu triste (une veuve peut-être), l'enseigne à sa fille. L'enfant s'est trompée ; sa main novice a mal reproduit les contours du dessin de broderie, la mère gronde un peu & l'enfant baisse les yeux, plutôt confuse que boudeuse. Autour d'elle, tous les outils du travail féminin : les pelotons de laine sont amassés au pied du dévidoir, le carreau de la couturière est chargé d'épingles & d'aiguilles, les ciseaux sont pendus à portée de la main, aucun détail n'est omis dans cette scène familière, pas même ce fidèle doguin qui dort, pendant que sa jeune maîtresse, autrefois la compagne de ses jeux, apprend à broder, & dans toute la scène, règne la grâce, l'élégance sans affecterie, propres au pinceau de Chardin. On peut dire, sans exagérer, qu'aucun peintre n'a aussi bien traduit la nature, sans la rendre basse ni triviale, & c'est surtout par la comparaison avec les Van Ostade & les Brauwer, ces magots détestés du grand roi ; avec Hogarth, dont le crayon tourne souvent à la caricature ; avec Greuze, dont l'exagération dépasse le but, que Chardin grandit & que l'on se dit, avec Diderot : « Aucun peintre ne fut aussi parfait dans son genre. »

Chardin a été dignement apprécié, dans notre Journal, par une plume savante & autorisée, celle de Claude Vignon. Nous renvoyons, pour plus de détails, nos lectrices à l'intéressant article qui a paru en 1858.

M. B.



UNE REINE D'ESPAGNE

I

Vous céans, de si grand matin ! que vous arrive-t-il donc mignonne ? J'ai renvoyé mes filles de chambre, selon votre désir, pour être toute à vous. Parlez vite & dites-moi le sujet de vos peines.

— Ah ! duchesse, je suis accablée par un chagrin violent & mon anxiété est extrême.

— En effet, vos yeux retiennent difficilement des larmes & votre teint est fort altéré. Asseyez-vous sur ce tabouret & contez-moi tous vos soucis.

Et la princesse de Savoie, devenue duchesse de Bourgogne par son mariage avec un petit-fils de Louis XIV, s'enveloppant gracieusement d'une ample mante blanche, roula un fauteuil vis-à-vis de la jolie éplorée, Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur & d'Henriette d'Angleterre. Elle lui prit affectueusement la main, et la regardant avec intérêt : « Je vous écoute, Louise, et serai heureuse si mon amitié peut soulager votre détresse.

— Merci, oh merci de votre intérêt, car j'en ai grand besoin, jugez-en :

Hier au soir, je me promenais, accompagnée de la comtesse d'Ayen sous l'allée ombreuse de la pièce d'eau des Suisses. La lune éclairait tous les parterres, nous laissant dans l'obscurité.

Nous nous dirigeons vers la statue d'Apollon, lorsque nous vîmes réunies plusieurs personnes dont les voix devenaient plus distinctes à mesure que nous approchions. Nous allions quitter le couvert de feuillage, lorsque mon nom, prononcé par le duc de Noailles, vint frapper mon oreille.

Saisissant vivement le bras de la comtesse, je la forçai à demeurer immobile.

— Oui, disait le duc de Brancas, dont je reconnus la parole chevrotante, ce sera la suite du traité de Nimègue : traité d'alliance politique, traité d'alliance conjugale, le roi Charles II demande la main de la princesse Marie-Louise. — Le roi accordera-t-il sa nièce à ce mort vivant ? — L'enverra-t-il se momifier dans ce sépulcre de l'Escorial ? — Notre Sire tout-puissant ne voit dans les alliances royales que la gloire de ses États, aussi sera-t-il empressé de placer une princesse d'Orléans sur le trône des Espagnes, répondit le duc de Maurepas.

— Pauvre princesse, murmurèrent-ils tous avec compassion.

Oh ! alors, je ne voulais plus en entendre davantage, mon cœur se serrait à se briser. Cette révélation subite de ma destinée m'avait glacée d'effroi ! j'étais si émue, si troublée, que je faillis interpellé ces gentilshommes.

La comtesse, effrayée de me voir dans cet état, essaya de me faire croire à des propos légers & inconscients comme en tiennent parfois ces seigneurs ; mais leurs discours étaient sérieux & m'ont si affligée, que j'ai passé la nuit à pleurer, l'esprit agité par les pensées les plus douloureuses. Ah ! duchesse, voyez le roi, sachez si je dois croire sans retour à ce cruel mariage, dites-lui que je mourrai d'ennui et de tristesse là-bas !

— Calmez-vous, ma Louise, il faut espérer encore que ces discours n'étaient que suppositions.

— Mon désespoir est trop profond pour n'être pas fondé !

— Mais pourquoi prenez-vous donc si grande aversion pour la cour d'Espagne ? Ne seriez-vous pas fière de promener votre jeune royauté aux duchés dont vous seriez souveraine, à Milan, en Sardaigne, en Sicile & dans les Flandres ?

— Ah, que vous me connaissez mal, cousine ! si vous saviez combien mon cœur est insensible à de telles satisfactions ! La volonté du roi m'astreint à prendre part aux plaisirs de chaque jour. C'est ainsi que je vais aux divertissements, que je monte dans les carrosses ; mes vrais plaisirs sont l'étude, les joies de la famille et la liberté. Je perdrai tout cela en m'éloignant.

Vous, Adélaïde, en venant vous marier en France, vous apportiez votre gaieté, une bonté exquise, & le goût des plaisirs ; vous aimez les arts, la littérature, la comédie ; eh bien, vous avez trouvé ici des artistes, des poètes, des hommes de génie ; tout le monde vous aime, le roi lui-même ne saurait se passer de vous ; vous vous êtes donnée l'indépendance qui plaît à votre caractère, & cependant, ayant tout ce qui fait le bonheur, vous regrettez souvent votre pays natal, vous rêvez à votre palais du lac d'Annecy.

— Oui, oh oui, bien souvent !

— Eh bien moi, que trouverai-je à Madrid pour me consoler de mon exil ? privée de l'entourage d'affection qui me fait la vie si douce ? Ah ! du-

chesse, suppliez le roi de m'oublier, de me laisser vivre en ces lieux où est morte ma mère ; je ne demande rien que le ciel de France, le sourire de ceux que j'aime, et je demeurerai soumise aux volontés de mon père et du roi.

— Chère enfant, je vais parler au roi, je ferai appel à sa faiblesse pour moi, bien ravie d'y pouvoir compter dans une circonstance aussi grave.

II

Hélas ! le roi Louis XIV avait parlé, ses décisions étaient immuables. La duchesse de Bourgogne avait supplié vainement.

Cette princesse, pleine de grâce et d'esprit, idole de toute la cour, avait un empire extraordinaire sur le roi. Sa gentillesse, sa vivacité, récréaient ce monarque, qui ne s'amusaient plus. Elle avait grandes & petites entrées dans ses appartements, & se servait de ce privilège pour être utile à ceux qui recouraient à elle.

Mais elle n'avait jamais employé son influence avec autant d'espoir de réussir qu'en cette occasion ; Marie-Louise était sa favorite.

Elle implora le roi avec les accents les plus persuasifs, chercha par tous les moyens à attendrir son cœur. Ce fut inutilement ; la cause qu'elle défendait était jugée sans appel. Louis XIV fut inexorable ! Cette lutte avec sa petite-fille, qu'il aimait, lui fut cependant si pénible, que pour éviter un nouvel assaut, il fit porter à Louise d'Orléans la déclaration officielle de ce mariage.

La jeune fille avait le charme & la douceur de sa mère, elle ne savait pas résister, mais elle savait prier.

Quelques jours avant son départ, comme le roi entra à la chapelle, elle tomba à ses genoux & invoqua de nouveau sa clémence.

« Ce serait belle chose, dit-il, que la reine catholique empêchât le roi très-chrétien de se rendre à l'église, suivez-moi. »

III

C'est que la cour d'Espagne était la plus triste du monde. « Les princesses étrangères fiancées aux rois d'Espagne, dit Saint-Simon, n'acceptaient qu'avec effroi l'expectative de cette vie presque cloîtrée. »

Il était cruel de quitter les magnificences de Versailles, les mœurs simples & naïves de l'Allemagne, pour aller s'engloutir à Madrid !

Tout s'assombrissait alors qu'on avait passé les monts, la frontière était comme le mécanisme d'un changement à vue ; le visage, les costumes, le cortège revêtaient les plus sombres couleurs ; le cé-

rémonial espagnol s'accomplissait selon les règles inflexibles, consacrées par une suite d'années, n'ayant rien de l'exquise politesse française, où l'esprit & l'à-propos prenaient parfois la place de l'étiquette.

Ce fut le cœur brisé de douleur, le visage inondé de larmes, que la pauvre Marie-Louise se sépara de sa famille, de sa douce protectrice Adélaïde de Bourgogne, des amis qu'elle quittait sans retour !

Elle parcourut une dernière fois les lieux où s'était écoulée son enfance. Habitée à se laisser vivre au milieu des magnificences artistiques de Versailles, ce temple splendide d'une royauté absolue, elle admira, comme elle ne l'avait jamais fait, ces jardins verdoyants, ces cascades s'épanouissant comme par magie, cette nature vaincue à force d'art ; elle se rappela les fêtes merveilleuses qui étonnaient son imagination ; elle regretta d'avance la société des hommes remarquables tels que Bossuet, Fénelon, Racine, dont elle aimait les touchants préceptes, & qui, par leur génie, leurs talents contribuaient à l'éclat de ce règne.

Lorsqu'il lui fallut, comme Marie Stuart, dire adieu à ce *plaisant pays de France*, comme elle, elle eut de tristes pressentiments.

« Elle avait dans ce moment-là, — dit madame d'Aunoy, — un air mélancolique qui marquait assez son regret, d'être proche de quitter la France. Ceux qui l'avaient accompagnée l'adoraient, & leur départ la laissa tout d'un coup avec des personnes qu'elle ne connaissait point, & qui ne lui paraissaient pas assez aimables pour prévenir agréablement son esprit. Elle savait si peu leur langue qu'elle ne les entendait & leur répondait qu'avec peine, & comme on voulait mettre Sa Majesté sur le pied où on voulait la tenir toute sa vie, elle éprouva de suite l'esclavage tel qu'elle eut à le supporter. »

Le 3 novembre 1679, la fille d'Henriette d'Angleterre & de monsieur entra en Espagne pour épouser le roi Charles II. Ce fut à Saint-Jean-de-Luz, que le prince d'Harcourt, ambassadeur de France remit la princesse au marquis d'Astorga, ambassadeur d'Espagne.

On alla souper à Irun, où le repas préparé exprès pour la reine, lui donna un avant-goût de la misère espagnole.

« Le repas était si petit & si mal assaisonné, qu'elle en demeura dans la dernière surprise & mangea à peine. »

Le lendemain, montée à cheval & escortée, outre tout son monde, de la camérera-mayor, qui la suivait sur une mule, elle continua sa route, jusqu'à ce qu'elle aperçût le roi qui venait au-devant d'elle.

Ce prince, d'une mélancolie profonde, sembla, toute sa vie, atteint de consommation. On eut grand peine à l'élever, car sa complexion était si débile & si rachitique, qu'à cinq ans, il ne marchait que

soutenu par ses menins, & « toute sa vie il trembla la fièvre. »

Sa face pâle, ses yeux égarés, la conformation vicieuse de sa mâchoire, faisaient peur à voir, & son esprit obtus avait l'hébétément de son visage. Cependant, le sang, figé dans ses veines circulait lorsque la fierté de sa race se réveillait. Il était Castillan dans toute la superbe du mot, portant avec orgueil le sceptre qui tremblait dans sa main, & ne se livrant à d'autre plaisir qu'à celui de la chasse, seul digne, selon lui, des loisirs d'un prince.

En apercevant la princesse, le roi mit pied à terre, & l'aidant à descendre de sa haquenée, il la conduisit dans la modeste église de la bourgade où ils se trouvaient : là, en présence de leur suite, un prêtre célébra leur mariage. Puis les femmes & les officiers de la maison de France furent congédiés, à l'exception de la nourrice & de la femme de chambre que Marie-Louise voulut conserver. On la dépouillait de ses affections, comme on la dépouillait de ses habits; elle dut revêtir le costume castillan, brodé de jais; une fois reine d'Espagne, elle n'était plus jeune, elle n'était plus femme, elle était esclave de l'étiquette.

Le cortège s'achemina alors à petites journées vers Madrid.

Après avoir entendu le *Te Deum* à Notre-Dame d'Atocha, où elle eut les joies & la liberté de la prière, la reine alla s'enfermer au Buen-Retiro, jusqu'au jour de son entrée au palais.

IV

Elle appartenait, dès ce moment, à sa camerera-mayor, geôlière en titre des reines d'Espagne, duègne terrible, chargée d'initier la pauvre Française au cérémonial espagnol, de la plier aux servitudes de sa position, de lui apprendre à marcher, à s'asseoir, à parler; de la dépayser enfin, pour la rompre à des habitudes nouvelles.

La camerera-mayor avait prêché le roi pendant le voyage, l'effrayant sur la vivacité, l'esprit brillant d'une jeune fille élevée dans les manières faciles de la cour de France, & prête à briser le *cérémonial* si l'étiquette ne la brisait.

Le roi, faible & craintif, remit volontiers son autorité à la duchesse, qui devint maîtresse souveraine des volontés de la reine.

Au Buen-Retiro, elle ne la laissa pas même sortir de son appartement, la traitant avec la sévérité d'une gouvernante impérieuse, ne lui permettant aucune distraction, lui refusant même les visites de l'ambassadrice de France.

Cette tyrannie s'étendait jusques sur la toilette de la reine. Un matin, la rigide duchesse, voyant une capricieuse boucle de cheveux s'échapper de la ligne tracée sur son front, cracha dans sa main pour l'unir; mais la reine lui arrêta le bras avec

un air de souverain dégoût, & lui tourna le dos, sans daigner même lui parler.

D'après l'étiquette, la reine devait se coucher à dix heures en été, à huit heures & demie en hiver.

Marie-Louise oubliait l'heure, dans les premiers temps, & lui arrivait d'être encore à table lorsque sonnait le couvre-feu royal.

Alors ses femmes s'empressaient de la déshabiller, de la déchausser, & la portaient au lit avant même qu'elle n'eût terminé son repas.

V

De grandes fêtes célébrèrent son mariage.

Puis elle fit son entrée solennelle au palais.

Elle échangeait la claustration du Buen-Retiro contre la vie non moins monastique de cet autre couvent, où elle retrouva toutes les petites, les ridicules, les mille coups d'aiguilles de l'inflexible *étiquette*, cette horloge inexorable qui marquait les heures de sa vie, l'*étiquette*, qui tua le roi Philippe III :

Asphyxié par la vapeur d'un brasero, il cria pour demander du secours, mais l'officier attaché au service du feu était absent, lui seul avait le droit d'y toucher. On le chercha par toutes les chambres; les serviteurs couraient dans les corridors immenses.

Lorsqu'on le trouva, il était trop tard : le roi était mort.

Cependant le vide se faisait autour de la reine. Les deux femmes qui lui étaient restées furent si rudement traitées par la duchesse de Terra-Nova, que, ne pouvant résister à son insolence & à leur ennui, elles demandèrent leur congé.

Marie-Louise ne voyait plus personne; madame de Villars, l'ambassadrice de France, seule, venait de temps en temps lui apporter un souffle, un souvenir de sa patrie.

Quoique la présence odieuse de la camerera-mayor jetât un voile sur son plaisir, la vue d'une compatriote la rendait presque joyeuse; les sons de sa langue natale lui semblaient une musique, sa gaieté se réveillait vite, elle était si jeune!

L'abandon avec lequel elle causait, la joie de parler de sa famille, une lettre spirituelle & pleine de détails, de madame de Sévigné, avaient un jour si bien distrait son esprit, qu'oubliant les sévérités de sa vie, elle courut à une croisée pour s'y accouder avec sa compagne.

Mais la méchante fée, qui ne la quittait pas, lui apprit « qu'une reine d'Espagne ne se mettait jamais à la fenêtre. »

Alors !

Le beau soleil couchant, qui remplit les vallons,

La poudre d'or du soir, qui monte sur la route,
Les lointaines chansons que toute oreille écoute
N'existent plus pour moi ! j'ai dit au monde : adieu.
Je ne puis même voir la nature de Dieu !

VICTOR HUGO.

Pour se désennuyer, la reine faisait des opéras, jouait du clavecin & de la guitare.

Elle mangeait beaucoup, & souvent, au grand étonnement du roi qui assistait à ces repas avec la stupeur d'un spectre dinant avec une vivante. Elle tuait le temps en s'occupant sans cesse.

Ordinairement, assise sur un carreau, dans un cabinet à miroirs, elle semblait une idole indienne, ses doigts travaillant avec mollesse, tandis que sa pensée franchissait les espaces qui l'isolaient de son pays.

La tyrannie de la camerera-mayor lui devint pourtant si insupportable, qu'elle demanda, chose inouïe ! son renvoi au roi, & y mit tant de persistance qu'elle l'obtint.

Cette terrible duchesse, qui avait torturé la pauvre reine, s'en alla, raide & altière, telle qu'elle avait toujours été dans ce palais.

La duchesse d'Albuquerque lui succéda. Plus douce d'humeur, elle relâcha un peu de sa sévérité. La reine put prendre quelques distractions & se livrer à un de ses plaisirs favoris, l'équitation, qui faillit lui être funeste.

L'impérieuse devise : *Ne touchez pas à la Reine* n'était pas une vaine formule ; la reine était sacrée ; ses femmes exceptées, personne ne pouvait l'approcher.

S'étant fait, un jour, amener dans la cour du palais un cheval de race, elle le montait pour la première fois ; un léger coup de cravache le fit cabrer ; la reine tomba, le pied pris dans l'étrier ; le cheval partit au galop, & allait lui briser la tête sur les dalles.

La cour était remplie de gardes, de gens de qualité ; le roi, au balcon, se désespérait, & personne n'osait se risquer de sauver la reine, car c'est *principalement le pied* qu'il est défendu de toucher.

Cependant deux gentilshommes, bravant cette consigne, se jetèrent hardiment sur le passage du cheval. L'un saisit la bride d'une main de fer, l'autre prit le pied de la reine & le dégagera de son entrave ; puis, une fois l'animal dompté, ils coururent chez eux, firent seller des chevaux pour gagner au plus vite la frontière & échapper ainsi à la colère royale. Mais la reine, qui ne partageait en rien ces préjugés, s'approcha du roi, qui témoignait une joie extrême qu'elle ne fût point blessée, lui adressa sa requête, le priant de gracier les deux hommes courageux auxquels elle devait la vie. Il écouta la prière qu'elle lui faisait, & envoya sur l'heure ses félicitations aux deux seigneurs.

VI

Marie-Louise avait à lutter contre une ennemie intime dont la jalousie, cachée sous le sourire, travaillait fatalement contre elle.

La reine-mère, Marie-Anne d'Autriche, veuve de Philippe IV, était violente, méchante & bornée.

Dévouée à l'Autriche, elle avait voulu marier son fils à l'une des filles de l'empereur. Une politique opposée à la sienne avait déjoué ses projets, & tandis qu'un prétexte l'envoyait en exil, Charles II contractait une alliance française.

A son retour, la reine-mère entra dans une grande colère ; voyant ses rêves de puissance détruits, elle ressentit une haine implacable contre celle qu'elle regardait comme usurpatrice, celle qui marquait la place de la France sur le trône d'Espagne.

On comprend les intrigues mystérieuses dont fut entourée la pauvre jeune reine : complots, machinations, trames obscures s'ourdissaient dans ce sombre palais, sans qu'on pût en saisir la trace.

Le roi, n'ayant pas d'enfant, voyait avec terreur son royaume livré à l'ambition des princes, qui le convoitaient.

Louis XIV était un de ceux qui prétendaient à sa succession, & Charles II exérait la France !

Quoiqu'il aimât tendrement la reine, il l'eût répudiée, sans l'intervention de l'ambassadeur de France.

Mais une œuvre infernale était résolue à l'insu du roi ; le crime avait jeté racine & se développait dans l'ombre de ces galeries aussi discrètes, aussi silencieuses qu'un tombeau.

L'année suivante, 1689, l'ambassadeur, monsieur de Villars, annonçant à Louis XIV la mort de sa nièce, n'ose encore prononcer le mot de poison, mais il laisse pressentir ses soupçons :

« Le courrier, dit-il, porte à Votre Majesté la plus triste & la plus déplorable de toutes les nouvelles. La reine d'Espagne vient d'expirer, après trois jours de coliques & de vomissements continuels. Dieu seul, Sire, cognoist la cause d'un événement si cruel. Votre Majesté aura su, par plusieurs de mes lettres, les tristes présages que j'en avois. J'ay vu la reine quelques heures avant sa mort. Le roy, son mari, m'a refusé deux fois cette grâce. Elle m'a demandé, elle-même, avec tant d'instance, qu'on m'a fait entrer. J'ai trouvé, Sire, qu'elle avoit toutes les marques de la mort ; elle les cognoissoit & n'en étoit point effrayée. Elle étoit comme une sainte à l'égard de Dieu, comme un héros à l'égard du monde. »

Madame de La Fayette, qui avait vu mourir la mère, ne doute pas de l'empoisonnement de la fille :

« A la vérité, dit-elle, la manière dont mourut

« la reine d'Espagne ajoute quelque chose à la douleur de Monsieur, car elle mourut empoisonnée. Elle en avait toujours le soupçon & le mandait presque tous les ordinaires à Monsieur. Enfin, Monsieur lui envoya du contre-poison, qui arriva le lendemain de sa mort. Le roi d'Espagne aimait beaucoup sa femme, mais elle avait conservé pour sa patrie un amour trop violent pour une personne d'esprit. »

Henriette d'Angleterre « fut douce envers la mort, » selon les paroles de Bossuet, sa fille l'i-

mita dans son exquise réserve & son silence chrétien. Elle assura madame de Villars qu'elle mourrait de sa mort naturelle : charité touchante envers ses persécuteurs & envers ceux qui la regrettaient.

Ainsi finit cette charmante femme, qui avait toutes les vertus & toutes les grâces.

Son cœur était resté en France, ses pensées étaient à Dieu, son corps végétait & souffrait à Madrid.

A. M.

HISTOIRE D'YSEULT

(SUITE.)

XIII

COMBIEN avait duré la joie d'Yseult ? à peu près ce qu'avait duré le bonheur de Ségéd, roi d'Éthiopie, huit jours ! huit jours d'attente, d'espérance vive, de battements de cœur ardents & pressés, puis, une demi-heure de vrai bonheur, quand Hector entra, quand elle rencontra son regard, quand il serra sa main, en l'appelant : « Ma bonne Yseult, » puis, une jeune & innocente tête avait paru, & soudain, tout était changé ! O frivolité ! ton nom n'est-il pas l'homme ?

Rien cependant n'était venu confirmer les soupçons d'Yseult, ni sa naissante jalousie ; un seul regard les avait fait pénétrer dans son âme, & en dépit des apparences, elle se sentait inquiète ; ébranlée par trop de secousses, elle était comme ces malades qui, alors même que le ciel est serein, deviennent l'orage & disent : « Il tonnera bientôt ! »

Dès le lendemain de son retour, Hector était venu au chalet, empressé, aimable, reconnaissant ; il redoublait les paroles & les protestations, avec une vivacité qui semblait étrangère à sa nature un peu froide, un peu concentrée ; les cadeaux de voyage aussi vinrent à son aide : il apportait à madame de Breuille & à sa fille une collection de souvenirs anglais, gravures & guipures, aciers de Sheffield, faïences de Weegwood, bois d'Écosse & ivoires de l'Inde, confitures même, confitures étranges des Barbades, gelées d'oranges & de goyaves, bref, une gerbe de présents ; il l'offrit avec beaucoup de grâce & de gaieté, &

donnant à Yseult une jolie série de canifs & de ciseaux, enfermés dans un écrin, il lui dit avec expression :

« Ils ne couperont jamais l'amitié entre nous, Yseult ! »

Elle rougit, & ce mot seul, entre tant de paroles aimables, consola presque la sourde peine qu'elle ressentait. Pourtant, après ce feu d'artifice, ces récits, ces commentaires du bonheur de se revoir & du bonheur de voir, si longtemps suspendu pour Hector, il y eut un silence, un point d'orgue, une longue distraction. Madame de Breuille arrangeait les gravures ; Yseult rêvait & attendait ; Hector, évidemment, errait dans les espaces. Il revint brusquement à lui, & dit :

« Pardon, ma tante, je suis un peu distrait, une si longue infirmité laisse des traces : je ne suis pas encore fait à mon nouvel état, & je rêve, je m'abstraïs, comme au temps où je ne pouvais ni voir ni agir. »

Madame de Breuille releva obligeamment la conversation :

« Maintenant, dit-elle, vous pourrez reprendre vos chères occupations d'autrefois & aider mon frère, qui a vraiment besoin qu'un autre lui-même le remplace & lui donne du repos. »

— Oh ! que c'est vrai ! dit-il. Vous ne sauriez croire, ma tante, à quel point j'ai trouvé changé & vieilli le visage de mon pauvre père, lorsque enfin je l'ai revu. C'est la première impression triste que j'ai eue.

— Il a grandement souffert pour vous, & sans vous le dire, mais le bonheur le rajeunira.

— Le bonheur ! ma tante, y a-t-il vraiment du bonheur sur la terre ?

— Vous le demandez ? répondit-elle à moitié scandalisée, vous le demandez, vous à qui Dieu a fait une si grande grâce !

— Que voulez-vous ? j'ai été si malheureux, là tout au fond du cœur, que je ne puis pas croire à un bonheur durable. Ne dit-on pas que Dante, après avoir décrit l'enfer, n'a plus jamais ri ? Je suis un peu comme cela ; pardon pour la vanité de la comparaison !

— Vous rapportez des diables bleus d'Angleterre, mon cher ami ; l'air de France les dissipera.

— Oui, ma tante, & la bonne compagnie, la vôtre, celle d'Yseult. Mon Dieu ! Yseult, que vous me faisiez défaut et qu'à Londres j'ai souvent soupité après une de nos conversations, une de nos études d'autrefois !

— Nous n'étudierons plus ensemble, répondit Yseult, vous avez dit sans doute un long adieu aux abbesses de Maubeuge et aux sires d'Avesnes ?

— Je ne dis pas cela ; nous les reprendrons en temps et lieu ; mais, en attendant, ne pourrions-nous pas faire un peu de musique, étudier les partitions nouvelles ?

— Je suis bien peu musicienne, répondit Yseult avec regret.

Elle hésita, & ajouta enfin d'une voix un peu contrainte :

« Suzanne vous jouera, vous déchiffrera tout ce que vous voudrez... »

Il laissa tomber cette observation, mais au nom de Suzanne, quelque empire qu'il eût sur lui-même, une flamme passa sur son front, & pour se donner une contenance, il ouvrit un album de photographies, déposé sur la table. Yseult suivit des yeux son geste & devina que le portrait qu'il regardait attentivement était celui de Suzanne, charmant portrait, retraçant avec fidélité le charmant original. Il referma le livre, se leva & prit congé, multipliant encore les paroles, comme un homme embarrassé, & Yseult ne l'aida pas à sortir d'embarras. Ils se quittèrent. Yseult rentra au salon, s'assit à la même place, pendant que sa mère disposait les faïences & les ivoires dans cet élégant désordre qui plaît de notre temps ; tout en rangeant, elle faisait quelques observations, critiques ou louanges, & absorbée dans son travail, elle ne remarquait pas le silence de sa fille. Un soupir réveilla soudain son attention : l'attention des mères ne dort que d'un œil !

« Quoi ! dit elle, qu'y a-t-il ? »

Yseult avait les yeux pleins de larmes :

« Qu'est-ce ? répéta sa mère en lui pressant les mains. »

Yseult se pencha vers elle & lui dit à voix basse :

« Il aime Suzanne ! j'en suis sûre. »

— Quelle idée ! une petite fille !

— De dix-huit ans. Et si belle !

— Il t'oublierait, toi !

— Il m'aimerait toujours, comme sa sœur, mais elle !

— Je ne puis le croire ; & je veux l'observer.

— Vous verrez !

— Si j'arrivais au même résultat que toi, mon enfant, que devrions-nous faire ?

— Nous taire, maman, & les laisser être heureux. »

XIV

Une quinzaine de jours après cette entrevue, Hector écrivait à son ami Louis Lecomte, ainsi qu'il le faisait au début de cette histoire. Après avoir longtemps réfléchi, le front dans ses mains, il prit la plume & écrivit tout d'un trait :

« Mon cher ami,

» J'ai devant moi ta bonne lettre de félicitations qui est le digne corollaire des lettres chaudes & consolantes que tu m'as adressées depuis quatre ans. Ah ! mon cher ! quelles années que ces quatre années-là ; & faut-il qu'ils comptent dans la vie, ces jours vides, inutiles, désœuvrés, qui n'ont rien apporté avec eux, que douleur & malédiction ! Je suis sauvé, je renais, & pourtant, je ne suis pas heureux. Je l'ai été avec plénitude, avec enivrement, lorsque j'ai repris possession de moi-même & du monde extérieur ; j'éprouvais une joie exubérante, qui débordait : j'aurais embrassé l'univers ; je faisais la charité à toutes les pauvresses ; je comblais de pourboires les garçons étonnés ; j'achetais tout ce que je voyais ; je sortais tout le jour ; je vivais en dehors de moi-même, las que j'étais d'obscurité et de repliement mélancolique. Il n'y aurait jamais eu, me semblait-il, assez de soleil, assez de lumière pour éclairer ma gaîté. Et me voilà retombé ! Il a suffi du regard jeté sur une enfant pour assombrir cette joie, pour me remettre en pleine mer d'inquiétude & d'orage.

» Te souviens-tu de mademoiselle Suzanne Duport dont je t'ai parlé quelquefois ? J'avais gardé un vague souvenir de son joli petit visage ; je la savais bonne & intelligente ; j'allais vers elle à mon retour en France, avec un plaisir très-calme ; je lui apportais de Londres des bagatelles, celles qu'on offre à une enfant, mais c'est une corbeille de mariage que je lui voudrais présenter maintenant ! Je ne sais ce qui s'est passé en moi. Je l'ai regardée, je l'ai aimée. Je ne puis me passer d'elle. Elle est mon Ève, aperçue après le sommeil de mon cœur & les ténèbres de mes yeux ; aucun mot ne peut rendre l'impression que ce visage, cette grâce, cette expression ont fait naître en moi.

» Et mademoiselle de Breuille ? me diras-tu : car tu possèdes, je le sais, une mémoire implacable. Entre ma cousine Yseult & moi, il n'y eut jamais, remarque le mot, jamais d'engagement : jamais une parole ne fut échangée entre nous qui ne convînt à l'affection fraternelle ; je l'aime comme une

aimable, une excellente sœur; elle m'aime aussi comme un parent, il y aurait fatuité à penser autre chose. Je ne crois pas qu'Yseult, maltraitée par la chute qui me fut si funeste, ait le désir de se marier. Mon père, il est vrai, a souhaité ce mariage, mais il voudra ce que je veux, & je veux Suzanne. Je retomberai dans les ténèbres si je ne l'obtiens pas : cette seule idée me fait froid; l'espoir qu'avant peu peut-être, elle sera ma femme me met au septième ciel. Je sais qu'elle est tout à fait libre: que personne encore n'a songé à elle: elle est inconnue, heureusement, ma belle fleur solitaire ! & en attendant que je parle, je tâche de plaire & de me faire aimer. Mais que d'angoisses à l'idée seule d'un refus toujours possible !

« Tu quitteras, je l'espère, tes tristes Landes pour venir à la noce, & tu verras ! A bientôt, cher ami.

H. VOUVRAY. »

Yseult n'avait pas lu cette lettre, mais elle l'avait devinée. Elle connaissait bien le caractère d'Hector, elle ne s'était pas trompée sur la première impression qu'il avait éprouvée à l'aspect de Suzanne; elle avait compris le court tournoi engagé entre son souvenir & cette nouvelle & brillante image; elle aurait pu rédiger tous les sophismes dont Hector se payait, & surtout paierait les autres; elle voyait son cœur, ses services, son dévouement pâlir et s'effacer dans l'esprit de son ami; elle sentait, elle comprenait ces choses, & son attachement obstiné ne faiblissait pas.

Elle souffrait beaucoup. Hector ne s'en occupait pas le moins du monde. L'innocente Suzanne ne le soupçonnait pas. Madame de Breuille seule, souffrait avec sa fille & se taisait comme elle, aussi jalouse du secret que du bonheur de son enfant. Et sans cesse, ils se retrouvaient en présence, sans cesse Yseult suivait les regards d'Hector attachés sur Suzanne; elle le voyait tour à tour inquiet, tendre, préoccupé comme on l'est lorsqu'on aime, & qu'un mot dit au hasard bouleverse l'âme; elle voyait aussi Suzanne gaie, contente, sans trouble & sans embarras, jouissant de ses succès avec modestie & entrevoyant peut-être sa future destinée avec sérénité.

Rien n'avancait cependant : les semaines s'enlaçaient & formaient des mois sans qu'Hector se déclarât : il hésitait devant cette démarche décisive; le mécontentement de son père l'arrêtait; & même quelque effort qu'il fit pour éloigner ce fantôme, le chagrin d'Yseult, ce chagrin qu'il lisait parfois sur son front pâli, le troublait. Il n'est pas facile d'être tout à fait ingrat ! Suzanne aussi l'inquiétait : l'aimait-elle ? se doutait-elle seulement qu'il l'aimait ? elle était si enfant & si simple ! un pari avec ses frères, un *philippe* gagné ou perdu, le choix d'une tapisserie à faire en secret pour sa mère, son petit chien havanais, fort délicat comme tous ceux de sa race, tous ces riens de la vie paraissaient l'occuper beaucoup plus que la pensée du mariage,

envisagé en lui-même, ou du mariage avec Hector. Il tremblait devant cette sainte innocence, & il retardait de plus en plus l'aveu définitif. Cet homme hardi avait peur de cette enfant. Il souffrait de ces doutes & de ces délais, & Yseult, qui l'observait, comprit bien vite pourquoi il redevenait soucieux et triste, lui à qui tout riait dans la vie.

XV

Il était assis à leur foyer, comme autrefois, comme en ces jours d'infortune & d'infirmité qu'Yseult regrettait en se le reprochant; il semblait triste & gardait le silence.

Yseult prit la parole, & dit :

« J'ai vu Valentine.

— Ah ! en effet; j'avais ouï dire qu'elle était de retour. Et comment l'avez-vous trouvée ?

— Bien, en bonne santé, quoique fatiguée d'un si long voyage, & heureuse.

— Vraiment ! heureuse au milieu de ses grands ?

— Oui, parfaitement heureuse. Son mari était auprès d'elle; elle restait couchée sur sa chaise longue, dans cette jolie chambre près du jardin d'hiver; il ne la quittait pas des yeux, il avait mille attentions pour elle; mais sans bruit, sans appuyer sur la note, délicatement enfin, & elle ! elle le consultait du regard, elle en appelait à ses souvenirs. Ils m'ont fait comprendre le vieux mot : une âme en deux corps... & l'on sent que leur félicité ne tient pas aux circonstances extérieures : ils seraient également heureux s'ils n'étaient que de pauvres paysans. »

Yseult trahissait en parlant une légère émotion; elle s'arrêta. Hector aussi paraissait troublé, comme si ces paroles l'eussent touché à un point sensible de l'âme.

« C'est bien là le bonheur, dit-il, vivre à deux, dans une confiance, une sympathie entières... »

— Je suis charmée, dit madame de Breuille, que Valentine, qui est si bonne & si parfaite, ait trouvé un homme qui la comprend & l'apprécie. C'est chose rare dans toutes les classes, & j'avais eu peur pour elle, en voyant ce mariage arrangé de si loin, par convenance de famille & de rang; je craignais que les cœurs ne se convinsent pas aussi bien que les blasons, les fermes & les métairies.

— Ah ! maman, au contraire ! ils semblent créés l'un pour l'autre. Ils sont tous les deux élégants & simples; il paraît bon comme elle, & c'est beaucoup dire; ils ont les mêmes goûts, les mêmes pensées, & je crois qu'ils ne se disputeront qu'à celui qui fera le plus de bien.

— Madame d'Hoste est bien heureuse ! dit madame de Breuille avec un soupir.

— Qu'auraient-ils fait cependant, demanda Hector, s'ils étaient nés dans des classes diffé-

rentes ; si la société, avec ses préjugés & ses barrières, s'était mise entre eux ? Ce bonheur unique serait devenu un malheur unique. C'en est un si grand que de ne pas...

Il s'interrompit : il allait penser tout haut ; Yseult continua en elle-même la pensée commencée, & se dit :

« C'est un si grand malheur que de ne pas être à ce qu'on aime ! »

Elle regarda Hector ; il paraissait à plaindre. Des sentiments combattus altéraient son visage, il était maigri.

« Il souffre ! se dit-elle.

— Mon cousin, reprit-elle tout haut & d'une voix douce & ferme : vous comprenez si bien ce bonheur domestique, pourquoi donc ne vous mariez-vous pas ? »

Il rougit comme s'il eût reçu une commotion intérieure & la regarda avec surprise. Il eut beau regarder, il ne trouva dans les yeux d'Yseult qu'indulgence, amitié & sympathie ; & un peu embarrassé, il balbutia :

« Mon père...

— Votre père désire votre mariage, mon cher cousin, & Suzanne lui plaira beaucoup comme belle-fille. A qui ne plairait-elle pas ?

— Suzanne ?

— Oui, Suzanne, dit-elle avec un sourire un peu mélancolique, vous l'aimez, ne le niez pas ! pourquoi nier un sentiment si pur & si juste ?

— Vous approuveriez ?

— Je désire si vivement que vous soyez tous heureux ! & Suzanne, que je connais si fond, a bien tout ce qu'il faut pour cela. Vous l'appeliez votre ange Raphaël, vous en souvenez-vous ?

— Oui... sans doute...

— Convenez que vous la désirez, mon cousin !

— J'en conviens.

— Que vous l'aimez ?

— Je l'aime.

— Il faut la demander : vous ne serez pas refusé.

— Ma fille a raison, dit madame de Breuille avec une douce autorité, il faut vous marier, Hector.

— Vous me pressez tellement, répondit-il, que je vais, sur le champ, en parler à mon père. Yseult, je vous remercie de votre avis ; vous êtes mon amie, ma sœur.

— Oui, répondit-elle, toujours. »

Elles demeurèrent seules.

« Qu'as-tu fait ? dit madame de Breuille à sa fille, dont les yeux brillaient de courage, de douleur & de fierté.

— N'ai-je pas bien fait ? ne fallait-il pas en finir ?

— Mais pourras-tu supporter ?...

— Oui, maman, avec la grâce de Dieu, je triompherai !... qu'Hector soit heureux & que vous me restiez ; je ne veux rien de plus. »

Elles s'embrassèrent. Et le bonheur de la terre est chose si capricieuse & si fugace qu'Yseult,

sacrifiée & dévouée, avait peut-être plus de satisfaction sérieuse dans l'âme qu'Hector, qui touchait cependant au but. Il allait comme un triomphateur ; pourtant une piqure de vanité, un regret insaisissable tempéraient son ivresse, & il fallut la jolie apparition de Suzanne, se promenant avec ses frères & le saluant de loin d'un demi-sourire & d'un mouvement de tête, pour le rendre à ses idées habituelles. Il la suivit des yeux : elle donnait le bras à l'aîné des garçons ; le second coupait de l'aubépine dans les haies fleuries & formait à sa sœur un immense bouquet ; tous les trois causaient & riaient avec l'abandon de l'enfance.

« Qu'elle est charmante ! se dit-il, & elle sera à moi ! Mais qui donc aurait jamais pensé qu'Yseult elle-même m'aurait engagé à me marier ? Je ne l'aurais pas cru, mais puisqu'elle le veut ! le dé en est jeté ! Vraiment, tout de bon, elle ne m'aimait donc pas ?... »

XVI

Les petits Duport étaient couchés ; tous ces yeux curieux étaient clos, toutes ces fines oreilles fermées ; le père & la mère, seuls avec Suzanne, se disposaient à passer la soirée comme de coutume. Suzanne avait préparé sur la table sa boîte à ouvrage ; elle cousait de bon cœur ; mais sa mère demeurait inactive, le tricot reposait sur ses quatre aiguilles & monsieur Duport laissait ses journaux sous leurs bandes & se promenait le long de la chambre, en vrai péripatéticien : tous deux avaient l'air sérieux & Suzanne finit par le remarquer.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle ; il se passe quelque chose ? dites, ma petite mère ? »

Madame Duport leva ses yeux bienveillants ; &, après avoir consulté son mari du regard :

« Il se passe quelque chose, Suzanne, ton père veut te parler.

— Est-ce que j'ai fait mal ! vais-je avoir une grande gronderie ? Non ! s'il vous plaît !

— Il ne s'agit pas de cela, dit le père en passant la main sur la joue de l'enfant ; tu es une bonne petite fille pour nous, mais il paraît que d'autres ne te considèrent plus comme une petite fille. Écoute : voudrais-tu te marier ?

— C'est selon, dit-elle.

— Bien entendu.

— Papa, je ne voudrais pas m'éloigner de vous deux, comme Amélie qui est allée se marier à l'autre bout de la France, à Marseille, je vous demande !

— Cela se trouve bien : tu ne sortiras pas du ressort, ni du diocèse, ni même de l'arrondissement.

— Tu ne sortiras pas du village, dit sa mère avec bonté. C'est monsieur Hector qui te demande. »

Elle rougit & laissa tomber son ouvrage.

« Monsieur Hector!

— Est-ce qu'il ne te plaît pas ?

— Mais si... je ne sais pas... je n'y ai jamais pensé.

— Il est très-bon, très-intelligent, reprit monsieur Duport ; il t'aime & il te le prouve bien, ma petite Suzanne, puisque riche & fils unique, il te préfère, toi qui n'as qu'une petite dot, attendu que tu es l'aînée de six enfants ; il te préfère, dis-je, à toutes les héritières du pays qu'il n'aurait pas eu de peine à obtenir.

— Oui, c'est bien la preuve d'une véritable affection, ajouta madame Duport. »

Suzanne réfléchissait ; elle dit enfin :

« Je me figurais que monsieur Hector devait épouser mademoiselle de Breuilly ; qu'il ne pouvait pas en épouser une autre : elle a été si parfaite pour lui du temps qu'il était aveugle !

— Elle n'y a jamais pensé, dit madame Duport, qui croyait ce qu'elle disait ; ils s'aiment comme frère & sœur, voilà tout.

— Certainement, ajouta le père ; je puis même t'assurer que mademoiselle Yseult, qui a beaucoup d'amitié pour toi, souhaite que tu deviennes sa cousine.

— Elle est bien bonne ! dit Suzanne avec distraction. C'est singulier ! Je ne supposais pas que monsieur Hector pût penser à une autre qu'à elle.

— Je te dis le contraire, reprit son père avec impatience ; ne fais donc pas l'enfant.

— C'est en effet, une affaire sérieuse, ma bonne Suzanne ; il s'agit de ton avenir, & même de celui de tes frères ; si nous venions à disparaître, ils trouveraient appui & soutien chez le mari de leur sœur.

— Oh ! maman, ne parlez pas de cela ! dit-elle en baissant la main de sa mère. Dites-moi plutôt ce que je dois faire.

— Tu n'as pas de répugnance pour Hector ?

— Mon Dieu, non ! je l'aime bien, je le connais depuis toujours. Et j'aime bien son père, de tout mon cœur.

— Voilà de bonnes conditions, dit madame Duport en souriant. Veux-tu dire oui, ou réfléchir encore ?

— Réfléchir, maman ! c'est terrible un oui qui vous engage !

— Tu es bien enfant, dit monsieur Duport avec un peu de mécontentement. Et quand tu auras réfléchi pendant vingt-quatre heures, seras-tu beaucoup plus avancée ?

— Il me semble que oui, papa, répondit-elle ; je verrai clair en moi ; maintenant, tout est confus ; voyez, je m'assieds là, Suzanne Duport, je couds le sarrau du petit Joseph, je ne pense à rien qu'à mon ouvrage, & tout à coup, il faut changer de nom & de condition, demeurer ailleurs, devenir une dame, diriger un ménage, m'occuper de monsieur Hector & de son père, & tout cela si vite ! c'est effrayant !

— Elle a raison, mon ami, il faut la laisser un peu à elle-même.

— Ce que femme veut, Dieu le veut, dit monsieur Duport ; réfléchissez ! parlez ! raisonnez ! mais donnez-moi une réponse, au plus tard après-demain ; je ne puis pas faire attendre mon vieil ami & associé pour une affaire qui est simple comme bonjour. Je vais à l'usine ; bonsoir, ma femme, bonsoir, petite. »

Il l'embrassa ; quand il fut parti, son pauvre cœur étonné se soulagea par quelques larmes ; madame Duport reprit ses raisonnements doux & tranquilles, ses réflexions judicieuses tirées du bien de la famille en général, de celui de Suzanne en particulier. La jeune fille se calma, & envisagea d'un œil plus satisfait la demande d'Hector ; elle rentra dans sa chambre à coucher avec sa gaieté ordinaire, & se voyant dans la glace, elle se fit une grande révérence, en disant :

« Bonsoir, madame Hector Vovray ! »

Mais à genoux, devant son crucifix, les pensées sérieuses lui revinrent, elle pria pour être éclairée & s'endormit, plus irrésolue que jamais.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA FOURBERIE

JE fus, il y a quelques années, obligée de passer trois mois à Tours ; d'importantes affaires m'y appelaient. J'étais un peu effrayée de ce séjour prolongé dans une ville où je croyais ne connaître personne, mais une douce surprise m'était réservée : je retrouvai à Tours une amie d'enfance que j'avais complète-

ment perdue de vue depuis l'époque, lointaine déjà, où nous partagions au Sacré-Cœur les mêmes études & les mêmes jeux.

Mon amie avait épousé le marquis de Guéblan, & elle habitait un ravissant château, ou plutôt une villa, située à la porte de la ville. Elle s'empara de moi & exerça cette hospitalité active de la province,

qu'on n'a ni le temps ni la pensée d'exercer à Paris, où la vie s'écoule trop rapidement pour que l'on puisse s'occuper des autres. Dans une petite ville, un étranger, jeté par hasard, semble aux habitants un hôte dont la plus simple courtoisie fait une loi de prendre soin, & madame de Guéblan me reçut comme si le cours des années écoulées n'avait pas rompu nos relations de jeunesse; pour elle, j'étais toujours Marguerite, & pour moi, elle redevint bientôt Thérèse. Je me la rappelais enfant, un peu paresseuse, venant me demander mes cahiers pour les copier, me recommandant de lui souffler, aux répétitions, les passages qu'elle avait oubliés, & je la revoyais mère de famille, maîtresse de maison, agissante, dévouée à son mari, à son enfant & à tous ses devoirs.

L'habitation des Guéblan se mirait dans la Loire; ce n'était ni un hôtel ni un château: c'était une grande maison blanche, dont le toit à l'italienne était surmonté de vases sculptés & de statues posées sur une balustrade Louis XV; la façade, arrondie au centre, surmontait un perron cintré, orné de statues & de vases assortis à la décoration du toit; le jardin, au milieu duquel s'élevait ce palais en miniature, était dessiné avec une telle habileté, qu'on pouvait croire qu'il avait la dimension d'un parc; la Loire lui fournissait des jets d'eau, une cascade, un petit lac; les plantes exotiques étendaient leurs larges feuilles sur un gazon bien peigné, & le sable des allées était aussi fin que de la poudre à canon. Tout cela avait un aspect élégant, & le goût du siècle dernier se mariait heureusement avec les innovations de celui-ci.

La marquise de Guéblan avait une fille unique, jolie comme un amour, vive & intelligente, mais frêle comme un roseau. Mademoiselle Antoinette, qu'on appelait par abréviation Tony, était, à l'âge de trois ans, le pivot autour duquel se mouvait toute la maison, & il était fort à craindre qu'elle devînt un jour une insupportable petite personne. Je dois ajouter, du reste, que le sentiment paternel & maternel, porté à son apogée, n'empêchait pas monsieur & madame de Guéblan d'être les gens du monde les plus sociables. Leur salon était ouvert à tout ce que Tours renfermait de notabilités agréables à voir & de personnalités distinguées. Complètement indépendants, ils profitaient de cette précieuse indépendance pour faire un choix qui n'était dirigé par aucuns préjugés. Pour être admis chez le marquis de Guéblan, il suffisait d'être honorable & bien élevé; mais ces deux conditions étaient inflexiblement exigées, & pour faire partie de son *intimité*, il fallait, en outre, apporter un certain contingent d'esprit & de charme; on comprendra facilement que ces éléments, réunis chez des gens jeunes, très-riches & aimant le plaisir, formaient une société qui devait plaire à la Parisienne la plus difficile, & j'étais loin d'être exclusive dans mes goûts & mes sympathies. Aussi je quittai Tours avec regret, & ces trois mois, qui m'avaient inspiré une sorte d'effroi,

passèrent comme un songe doux & rapide, & me laissèrent une impression de calme & de sérénité, vers laquelle ma pensée retournait souvent au milieu du tourbillon d'une vie nomade & agitée.

Madame de Guéblan ne me laissait passer à l'hôtel de l'*Univers* que le temps nécessaire pour y recevoir des gens d'affaires & pour dormir. Dès le matin, elle venait me chercher avec un fringant attelage qu'elle conduisait elle-même; elle me promenait sur les rives tant & si bien chantées de la Loire; puis nous revenions dans cette riante villa, qui semblait avoir été bâtie pour n'abriter que des gens heureux!

Je fis naturellement connaissance avec les amis de la marquise & aussi avec les petites amies de la turbulente Tony. J'eus même une passion, une vraie passion pour une enfant telle qu'une mère peut en rêver, telle qu'un peintre doit en chercher quand il veut placer dans un nuage une tête d'ange! La plus chère compagne de Tony était Germaine de Sommerville, & ce fut cette Germaine, blonde comme un épi bien mûr, blanche comme une boule de neige & colorée comme un pâle bouton de rose, qui me prit mon cœur dans les deux petits bras potelés dont elle entourait mon cou pour m'embrasser. Je me mis à aimer cette enfant comme si elle était à moi; son regard avait une douceur infinie & une tristesse profonde; quand elle souriait, il y avait une larme derrière son sourire, & cette larme brillait ainsi que la goutte de rosée brille derrière les premiers rayons du soleil. Le côté saillant de cette charmante nature enfantine était la tendresse: Germaine semblait créée pour aimer; elle adorait sa mère, sa sœur aînée, son amie Tony; mais son petit cœur s'ouvrait aussi à tous ceux qui lui donnaient une caresse; ses yeux disaient: *Merci!* quand je la regardais, & lorsque je la prenais sur mes genoux, elle s'y pelotonnait comme un jeune chat & ne cherchait pas, ainsi que le font ordinairement les enfants, à s'échapper des bras d'une étrangère. Germaine savait rester silencieuse pendant des heures entières; elle s'amusait d'un rien, sans jamais importuner ceux qui la gardaient près d'eux. Cette nature calme contrastait étrangement avec la bouillante nature de Tony, & peut-être cette différence de caractère était-elle cause de la tendresse réciproque des deux enfants.

Germaine avait une sœur plus âgée qu'elle de trois ou quatre années; cette sœur était un vrai modèle de perfection: madame Bonne & Berquin n'ont jamais dépeint, pour l'édification de leurs petits lecteurs, une enfant plus maîtresse d'elle-même & plus vouée à l'accomplissement de ses devoirs. Elle n'avait que sept ans quand je la vis pour la première fois, & je fis rire monsieur de Guéblan en disant que mademoiselle Madeleine de Sommerville était une personne de grand mérite.

Elle était alors une très-belle enfant, grande, bien proportionnée; mais ses traits réguliers

manquaient de charme : on eût dit que c'était une enfant mécanique, un jouet perfectionné d'Alphonse Giroux, une imitation de la nature humaine, comme le canard de Vaucanson.

« Oh ! disait Tony quand on lui recommandait d'être obéissant, je ne veux pas être sage ; je serais ennuyeuse comme Madeleine. »

Pendant mon séjour à Tours, un peintre, déjà célèbre, vint passer quelque temps chez monsieur de Guéblan. Il avait un genre de talent qui rappelait Boucher, sans en être une copie servile ; il mêlait une nature poétisée aux rêves de la fable : ses femmes jouaient avec des lions & des panthères dans des jardins qui donnaient, à ceux qui ne l'ont jamais vu, une idée du paradis terrestre ; tout était plus idéal que la nature, & les feuillages veloutés & dorés, les fleurs étincelantes, semblaient éclairés par une lumière électrique. Puis son pinceau, souple comme son imagination & sa volonté, créait des enfants beaux comme des anges, & les faisait voltiger comme des papillons à travers une vapeur transparente. Les pieds roses effleuraient les roseaux, se trempaient dans l'onde d'un ruisseau dont on croyait entendre le murmure, & ces enfants, vêtus comme des sauvages, mais gracieux comme les petits êtres les plus civilisés, couraient, dansaient, sautaient & se battaient !

Ce peintre était venu à Tours pour faire le portrait de madame de Guéblan & celui de Tony, mais son regard quittait sans cesse ses deux modèles pour s'attacher sur Germaine, & il me prit enfin pour confidente de ses essais & de ses désirs. Il avait esquissé la tête rêveuse de l'enfant ; mais ce croquis, fait de souvenir, ne lui suffisait pas : il désirait ardemment qu'on fit poser Germaine devant lui, & il n'osait pas demander à madame de Sommerville de la lui donner pour modèle, car il ne me dissimula point qu'il ne se contenterait pas de faire un portrait : il voulait que cette ravissante figure fût le sujet d'un tableau.

La marquise négocia l'affaire, & madame de Sommerville consentit non-seulement à laisser poser Germaine, mais elle commanda à l'artiste les portraits de ses deux filles.

Madeleine n'inspira pas le peintre : il fit de la belle enfant une raide copie, aussi exacte que le reflet d'un miroir, mais il ne sut pas lui donner ce je ne sais quoi que la nature lui avait refusé.

Quant à Germaine, il l'enveloppa dans une écharpe de gaze qui ressemblait à un nuage ; des boîtes yapereuses tombaient sur ses épaules blanches & se jouaient dans leurs fossettes. C'était un petit chef-d'œuvre, une page arrachée à ces *keepsakes*, où les Anglais gardent l'image des beautés célèbres de leur royaume.

L'année suivante, je me promenais à l'Exposition, cherchant les œuvres artistiques au milieu des trop nombreuses médiocrités, quand tout à coup j'aperçus la blonde tête de Germaine : c'était un zéphyr qui traversait les airs, porté par des ailes azurées & transparentes ; ce zéphyr passait

comme un souffle enchanté à travers une prairie parsemée de fleurs ! Il y avait foule devant le tableau, & j'étais fière de voir l'admiration inspirée par cette jolie figure que j'aimais tant, & dont l'expression faisait le charme principal ; car Germaine n'était pas régulièrement jolie, aucun de ses traits n'était correct ; mais il y avait entre eux une harmonie parfaite, & le regard triste & tendre de cette enfant avait une puissance infinie.

J'avais quitté Tours, & je n'y revins que dix ans après ; madame de Guéblan, qui était venue me voir à l'étranger, réclamait ma visite ; je profitai d'un séjour en France pour passer une semaine chez elle.

Tony & Germaine avaient treize à quatorze ans ; elles s'aimaient toujours, mais elles se voyaient moins souvent. Madame de Sommerville, veuve depuis longtemps, vivait dans une retraite absolue, subissant d'une façon plus absolue encore, le joug de sa fille aînée.

Mademoiselle Madeleine de Sommerville avait dix-sept ans ; mais nul n'eût reconnu la belle enfant d'autrefois. En devenant jeune fille, elle était devenue laide, & son visage n'offrait même pas ce charme éphémère de la jeunesse qui embellit souvent, de quinze à vingt ans, les femmes destinées à n'être pas jolies le reste de leur vie. A dix-sept ans, mademoiselle de Sommerville paraissait en avoir trente ; sa taille, haute & bien prise, avait une raideur compassée qui lui faisait perdre les avantages que la nature lui avait donnés, & cette raideur extérieure était la personnification de son caractère. Dix ans plus tôt, alors qu'elle savait à peine lire & écrire, j'avais dit qu'elle était *une personne de mérite*, & elle s'était chargée de justifier cet éloge prématuré. Mademoiselle Madeleine, prodigieusement instruite, partageait son temps entre l'étude, le service de Dieu & le gouvernement de sa mère, qu'elle conduisait d'une main ferme & expérimentée, ainsi qu'un habile cocher conduit un cheval qu'il a bien dressé. Cette influence de la fille sur la mère se serait facilement expliquée si madame de Sommerville eût été une femme d'un esprit médiocre ; mais, au contraire, son intelligence, profonde & vive, était fort au-dessus de l'intelligence de mademoiselle Madeleine, qui, douée d'une grande facilité pour apprendre, n'avait aucun esprit naturel. Elle parlait beaucoup, mais d'une façon lourde & banale ; tandis que sa mère avait, au plus haut degré, le don de répartie & le talent de causer. Je devrais dire qu'elle avait eu ce don ; car la crainte de déplaire à son austère pilote lui avait fait contracter l'habitude de garder le silence. Mademoiselle de Sommerville faisait, du reste, de son autorité arbitraire, le meilleur usage : elle passait une partie de son temps à l'église, s'occupait des pauvres pour les assister & les moraliser, travaillait à les vêtir, surveillait la maison de sa mère, & dirigeant tout, remplissait les fonctions de maire du palais près d'un roi fainéant. Tout en étant une personne

parfaitement vertueuse, elle ne personnifiait pas la vertu, qui, pour être complète, doit être aimable.

Sa sœur avait conservé ce regard enchanteur, qui était à lui seul une indéfinissable beauté; elle traversait ce qu'on nomme à juste titre l'âge ingrat, & son physique s'en ressentait, comme s'en ressentait aussi celui de son amie Antoinette de Guéblan. Germaine avait les formes indécises d'un gros paquet mal ficelé, & Tony devenait anguleuse comme les coins d'une cheminée; Germaine passait le temps de ses récréations à élever des oiseaux & à soigner des fleurs; Tony courait à cheval avec son père, & plus infatigable qu'un jockey, elle n'était satisfaite qu'après avoir fait dix lieues au galop. Monsieur de Guéblan l'emmenait à la chasse & ne comprimait en rien cette nature active, dont les instincts étaient plus masculins que féminins.

Pendant mon séjour à Tours, madame de Guéblan nous fit faire une excursion à quelques lieues de la ville; on déjeuna sur la mousse, à l'ombre d'un bois. Tony grimpa aux arbres comme un écureuil & jetait des glands & des noisettes dans nos assiettes, tandis que Germaine s'occupait à servir tout le monde avec l'adresse & la promptitude du maître d'hôtel le plus expérimenté. Son gentil regard offrait ce qu'elle portait à chacun avec tant de grâce, que ceux qui n'avaient pas faim mangeaient quand même.

La chère enfant m'avait reconnue; elle se souvenait vaguement d'une dame qui l'avait beaucoup caressée & lui avait envoyé une poupée; nous étions redevenues très-vite bonnes amies, au grand déplaisir de mademoiselle Madeleine, qui voyait sans doute des inconvenients à ce que sa sœur fût aînée par une étrangère.

Je quittai Tours & n'y revins qu'au mariage d'Antoinette, qui se mariait selon son cœur & selon le vœu du marquis & de la marquise de Guéblan. Antoinette, ou plutôt Tony, car on l'appelait toujours ainsi, n'était plus une petite personne aux traits tirés & pointus : elle était devenue une très-jolie femme, qui avait tour à tour l'air d'un bon garçon & l'air d'une grande dame. Elle avait été très-recherchée, très-adulée; mais ses succès n'avaient pas tourné sa solide petite tête. Entre de nombreux prétendants, elle avait choisi celui qui lui plaisait, & l'avenir s'ouvrait radieux devant elle. Pourtant, le bonheur ne la rendait pas égoïste, car elle me parlait chaque jour de Germaine, me répétant qu'elle était très-malheureuse, & ajoutant qu'elle voulait la marier.

Germaine était charmante; mais sa beauté résistait, pour ainsi dire, tout entière dans ses yeux. Il ne fallait pas détailler cette jeune fille, dont l'ensemble avait un attrait infini; il n'y avait en elle ni finesse de traits, ni distinction de formes; son nez et sa bouche étaient gros, sa peau épaisse; mais la fraîcheur de la jeunesse embellissait son visage. Des cheveux d'une admirable nuance formaient une auréole au-dessus d'un front large &

intelligent, & les yeux possédaient une double puissance : ils étaient à la fois vifs & rêveurs; non pas tour à tour, ce qui arrive à d'autres yeux, mais au même instant. On voyait perler une larme à travers le malicieux sourire qui passait sous les longues paupières, & ce qui dominait en Germaine, c'était ce qui y dominait déjà dans son enfance : une tendresse touchante, un appel éloquent de son cœur. Elle était gracieuse & aimable, & on sentait que tout ce qui venait d'elle était le résultat d'une nature aimante, & non le fruit du savoir-vivre.

Mademoiselle Madeleine de Sommerville était à vingt-deux ans ce qu'elle était à sept & à dix-sept ans, toujours une personne de mérite, & nul ne se rendait de ce mérite un compte aussi exact qu'elle-même. Elle était gonflée de son importance & se présentait, pour ainsi dire, respectueusement les armes. Se refusant avec un courage stoïque toutes les jouissances de la jeunesse, il était bien juste qu'elle se réservât la satisfaction de se croire supérieure aux autres femmes. Elle posait pour la bonne éducation, & mesurait ses paroles & ses mouvements, comme un pharmacien mesure les drogues qu'il mélange. Mais à travers cette maussade enveloppe on pouvait distinguer une qualité grande & rare chez une fille laide : elle aimait sa jolie sœur, sans que l'ombre d'un sentiment de jalousie se glissât dans son cœur; il fallait fouiller dans son âme, surprendre ses regards, saisir un mot naturel & spontané sorti de ses lèvres, pour découvrir cette sollicitude constante & généreuse, qui ne se traduisait que par d'imperceptibles nuances.

Antoinette m'avait dit, les larmes aux yeux, que son amie Germaine était malheureuse, & en effet, une tristesse profonde altérait le jeune & frais visage de la pauvre enfant. Je profitai d'une heure où je me trouvais seule avec madame de Guéblan & sa fille pour approfondir un mystère qui m'inspirait un vif intérêt.

— Germaine, me dit la marquise, se trouve enclavée dans un milieu qui ne lui convient pas; le séjour dans la maison maternelle est très-sévère, & madame de Sommerville, ne comprenant aucune des exigences de la jeunesse, refuse de faire la moindre concession aux désirs de Germaine; de temps à autre, elle la conduit au bal; mais, à l'exception de ce divertissement, rarement renouvelé dans une ville de province, elle refuse toute espèce de contact avec le monde. Jamais un visiteur ni une visiteuse ne franchissent le seuil de l'hôtel Sommerville; jamais un ami ne vient causer & prendre une tasse de thé au coin du feu, & Germaine, qui est d'un naturel très-sociable, se trouve sevrée de toute espèce d'intimité. On ne tolère même plus sa liaison avec Tony; & les deux pauvres enfants, qui s'aimaient comme deux sœurs, ne peuvent se voir qu'à la dérobée. Germaine, qui est forte & qui s'est développée un peu trop peut-être pour une jeune fille, aurait besoin de mouve-

ment & de grand air ; sa santé souffre du régime sédentaire qui lui est imposé ; bien souvent j'ai offert à madame de Sommerville de promener sa fille, de l'emmener en voiture dans les bois ou sur les bords de la Loire ; mais j'ai toujours été refusée avec aigreur, & j'ai cessé de demander une chose que l'on considérait comme une indiscrétion & même comme une offense.

— Mais, dis-je à mon amie, j'ai connu jadis madame de Sommerville un peu taciturne, il est vrai, mais aimable & bonne, & vous paraissiez intimement liées.

— Et à présent encore, répondit la marquise, je l'aime tendrement & je ne lui garde pas rancune de ses boutades ; elle subit le joug d'un esprit étroit, renfermé dans une volonté de fer, & redoute de déplaire à sa fille aînée en s'écartant de la voie qu'elle lui trace. Madeleine aime sa sœur, mais elle entend bien la diriger comme elle dirige toutes choses, & voyant que nous ne menons pas ici une vie monacale, elle nous a pris dans une fervente antipathie qu'elle est adroitement parvenue à faire partager à sa mère ; par indolence, madame de Sommerville s'est laissé mettre un bandeau sur les yeux, & elle ne pense & n'agit que d'après la volonté omnipotente de Madeleine ; je ne lui en veux donc pas plus que je n'en voudrais à un aveugle s'il me marchait sur le pied ; d'ailleurs, la voix des souvenirs est bien puissante, & je ne puis oublier notre amitié d'enfance, l'affection fraternelle qui liait nos mères & nos grand'mères ; je revois le passé joyeux & confiant, & j'oublie les petits coups d'épingle qui me sont donnés.

— Mais, s'écria impétueusement Antoinette, tes bons sentiments de pardon, mère, ne tirent pas Germaine de là, & précisément, parce que l'amitié est héréditaire entre nos deux familles, je lui trouverai un mari ; oh ! oui, je le trouverai. Je le chercherai sans trêve ni repos, & on trouve toujours ce qu'on cherche bien !

— Germaine se mariera volontiers, n'est-ce pas ? » dis-je en souriant.

Tony éclata de rire, d'un rire franc & bruyant.

— Oh ! reprit-elle, personne au monde n'a jamais eu aussi vivement que Germaine le désir de se marier ; elle n'avait pas quinze ans qu'elle m'en parlait déjà. L'espoir de sortir de la triste situation où elle est lui donne seul le courage de supporter son existence présente ; malheureusement madame de Sommerville repousse assez brutalement les propositions qu'on lui fait, sans même en parler à Germaine.

— Mais alors, dis-je, il sera impossible d'atteindre le but que vous souhaitez ; vous ne pourrez pas marier Germaine si sa mère refuse net tout ce qu'on lui propose.

— Nous la marierons quand elle aura vingt & un ans, reprit Tony d'un air sûr & résolu.

— Contre la volonté de sa mère ?

— Oh ! non, madame ; un tel mariage lui porterait malheur ; mais ma mère est certaine que madame de Sommerville, esclave du devoir, là où elle le voit, se fera un cas de conscience de ne plus disposer d'une façon arbitraire du sort de sa fille quand la majorité de Germaine la rendra libre aux yeux de la loi.

— Oui, ajouta la marquise, madame de Sommerville est trop loyale pour outre-passer ses droits ; elle profite de son pouvoir absolu tant qu'il est légal ; mais le jour où il cessera de l'être, je suis convaincue qu'elle laissera sa fille majeure disposer d'elle-même. Tout en reconnaissant l'égoïsme qui préside à une partie de ses actes, tout en convenant que le régime de séquestration qu'elle exerce sur Germaine est à la fois une injustice & une maladresse qui exaspèrent cette enfant, je crois que le sentiment maternel n'est pas éteint dans son cœur. »

Comtesse de MIRABEAU.

(La suite au prochain numéro.)

ESPOIR

Il est, par delà cette vie,
Ses deuils, ses pleurs, ses longs tourments,
Il est une belle patrie
Où se retrouvent les absents.
Là, tout amour pur s'éternise,
Là, le lien que la mort brise,
Se renoue & devient plus fort.
Laissons passer le drame sombre :
Le diamant se fait dans l'ombre,
L'immortalité dans la mort !

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

REVUE MUSICALE

LE VAISSEAU FANTÔME, par Wagner — SYLVANA, de Weber

LA GRANDE MENDIANTE, Chant patriotique — Le Cercle de l'Union Artistique

M. Francis Planté — Mazurkas de Chopin. — Musique nouvelle.

Nous avons dit ce que nous pensions de Wagner, le grand musicien de l'avenir, ainsi que l'intitulent ses disciples les plus fervents, et nous n'avons trouvé jusqu'ici que de bien rares occasions de modifier notre jugement.

Un opéra dont il est l'auteur, le *Vaisseau fantôme*, vient d'être représenté à Bruxelles, au grand théâtre de la Monnaie. Nous en avons entendu l'ouverture, au concert populaire de Padeloup, & nous nous souvenons encore de l'effroyable tumulte qu'y souleva cette musique obscure & extraordinaire.

Nous n'avons pu assister à la représentation de l'œuvre complète; mais les informations que nous a fournies un des critiques les plus consciencieux de la presse musicale, nous mettent à même d'en donner une idée générale.

Le poème du *Vaisseau Fantôme* est d'une grande simplicité, les situations en sont charmantes; c'est une sorte de légende fantastique qui, touchant au côté humain, n'est pas dépourvue d'intérêt.

Cet opéra marque, dans les ouvrages de Wagner, une transition très-nette entre la musique de *Rienzi* & celle de *Lohengrin*. Dans *Rienzi*, on retrouve tout le feu, toute l'ardeur de la jeunesse, folle d'enthousiasme pour les mots de Patrie & de Liberté. On y sent une main virile servant une imagination fantasque & déréglée. Le sujet du *Vaisseau Fantôme* ne comporte plus cette violence d'exécution qui fatiguait les oreilles sans émouvoir le cœur. Dans le domaine de la légende, Wagner a été plus vrai, plus compréhensible, en un mot plus humain. Les réalités historiques s'effacent dans cette espèce de rêve poétique, très-propre à inspirer un compositeur.

Cet ouvrage ne devait avoir qu'un seul acte. Wagner en a ajouté deux autres, pour y placer sans doute les épisodes charmants de la chanson du pilote, du chœur des fileuses & de la fête à bord, qui sont comme des rayons de soleil éclairant tout à coup la lugubre histoire du Juif errant des mers, & apaisant les sourdes colères de l'Océan furieux. Ce sont là les trois morceaux qui ont été chaleureusement applaudis par le public, accouru de toutes parts à cette représentation.

Ce qui a fatigué les spectateurs, c'est le refrain monotone des vagues, qui suivent note à note tous les airs de la partition. Il eût fallu dire au flot: Retire-toi, importun! pour nous laisser entendre ce duo; apaise tes fureurs, pour permettre aux fileuses d'échanger leurs caquets de jeunes filles; mais hélas! l'auditoire n'y pouvait rien, & ce maudit Océan se mêlait toujours à la partie.

C'est sans doute pour cette raison que la foule est restée froide, & peut-être aussi parce que l'interprétation laissait beaucoup à désirer. Nous constatons cependant, d'après l'opinion du chroniqueur qui nous a raconté les diverses phases de l'œuvre, que trois ou quatre morceaux ont excité l'admiration des amateurs de bonne musique.

Nous donnerons de l'ouvrage du maître une définition détaillée, lorsqu'il sera représenté sur une de nos scènes lyriques, ainsi qu'on affirme que l'auteur en a le projet.

Oh! que voici quelque chose de bien plus aimable, de bien plus charmant que la musique de l'avenir!

C'est *Sylvana*, *Sylvana* de Weber, c'est-à-dire une œuvre de jeunesse, de grâce & de mélodie.

Au temps de sa première apparition en Allemagne, l'opéra contenait seulement trois actes. Or, la traduction française fournit une carrière de quatre actes & de cinq tableaux. Bien qu'elle soit coupée en opéra comique, la partition abonde en richesses musicales qui s'enchaînent avec un art merveilleux.

Il ne faut pas parler du scénario de *Sylvana*, la Fille des Bois; l'œuvre traduite d'une langue dans l'autre a gardé l'innocence & la candeur de la poétique allemande, en ces sortes de compositions. Comme incidents & moyens dramatiques, n'exigez pas qu'on vous les raconte, c'est d'une naïveté par trop enfantine, & la complainte de Geneviève de Brabant pourrait seule en donner l'idée.

Tout cela n'empêche que monsieur Wilder, le traducteur de *Sylvana*, nous a ménagé une délicieuse surprise, & nous l'en remercions, au nom de ce public, auquel son travail de patient admirateur a préparé de si belles soirées. C'est un Weber véritablement inédit qu'il nous a fait connaître, c'est un banquet pour l'oreille & pour l'esprit, c'est le génie du maître à son printemps, quand les fleurs & les étoiles jetaient la poésie dans ses inspirations.

A l'heure où naît *Sylvana*, Weber, en méfiance de son obscurité & de ses vingt-quatre ans, suit avec respect, mais déjà en toute liberté d'allures, les grands compositeurs allemands qui l'ont précédé. Il se souvient de Mozart, il ne l'imité jamais. Une voie lui est tracée & il y marche, mais seul, libre, indépendant, & rien que lui-même.

Sylvana est un opéra de demi-caractère. Des personnages presque grotesques y coudoient des figures pleines de sentiment.

Weber n'a point reculé devant la pointe joviale, en faisant chanter un grand seigneur, un valet & une soubrette. Inutile d'ajouter que ces formes d'un style en bonne humeur n'avoisinent, ni de près ni de loin, ce qu'on nomme la manière des bouffes italiens.

L'accent joyeux reste allemand, & peut-être s'y mêle-t-il quelque chose de la manière française, en ce qu'elle a de moins frivole.

L'œuvre de Weber est fort chargée de musique, & les morceaux courts s'y succèdent avec une incroyable fécondité. On est sous un charme qui ne finit pas, la sensation suit la sensation. Malheureusement, la mémoire qui a recueilli & enfermé toutes ces richesses, ne peut les analyser une à une, lorsqu'on lui demande d'en parler avec détail. Il faudrait, pour cela, revoir la pièce deux ou trois fois.

Airs, couplets, duos, trios, quatuors, & ces parties symphoniques si profondément empreintes de l'imagination de Weber, ont défilé devant l'auditoire sans le lasser un seul instant. Il y avait là ce grand artiste de la pensée, monsieur Jouvin, qui écrit dans un de nos plus charmants journaux, sous le nom de Bénédicte; il fallait le voir applaudir! il fallait surprendre son regard, suivre ses

mouvements & se répéter l'un à l'autre : « Quand un des meilleurs juges de l'art musical sérieux s'exalte à ce point devant une œuvre, il faut que cette œuvre soit belle, il faut que tout le monde l'admire.

Nous devons une vive reconnaissance à monsieur Wilder, le traducteur de l'ouvrage, & au directeur de l'Athénée, qui a eu l'excellente inspiration de le faire représenter sur son théâtre.

..

Les malheurs de la patrie ont inspiré déjà bon nombre de poètes & de musiciens. Cela veut-il dire que toutes ces productions passeront à la postérité comme l'énergique page de Rouget de l'Isle? Nous n'oserions l'affirmer. Cependant, parmi ces essais, il en est quelques-uns qui peuvent compter sur le succès.

Au nombre de ces derniers, nous plaçons la nouvelle composition de monsieur J. M. Kuhn, intitulée *La grande Mendiante*. Sans être ce qu'on appelle un cri du cœur, sa musique est vraie, sentie & magistrale. Les paroles de monsieur Ch. Grand-sard ne sont pas non plus de celles que l'on doit passer sous silence. On y sent vibrer l'âme d'un Français de bonne race & d'un homme de talent.

..

Tous les membres du cercle de l'Union artistique ont coutume de donner un grand concert, dont les invitations ont beaucoup de prix pour les amateurs de musique choisie.

L'attrait particulier de ces soirées consiste en ceci : qu'à peu d'exceptions près, ce ne sont que les membres du cercle qui ont le droit d'y faire exécuter leurs œuvres.

Ajoutons que ce ne sont pas des compositeurs amateurs, mais de véritables artistes de talent qui figurent sur les programmes.

On rencontrait à la dernière réunion les personnages suivants : le prince de Polignac, dont les ouvrages ont été couronnés dans plusieurs concours; monsieur Edmond Membre, un compositeur très-populaire; le comte d'Osmond, qui a écrit avec succès quelques opéras & ballets; le marquis d'Ivry, l'auteur des *Amants de Vérone*; madame la vicomtesse de Granval, à laquelle on doit diverses messes & autres compositions religieuses très-estimées; monsieur Léo Delibes, l'auteur de *Coppélia*; monsieur Jules Costé, qui a écrit les *Horreurs de la Guerre*, & aussi monsieur Gounod, membre, comme les précédents, du cercle de l'Union artistique.

Tout ce que Paris contient d'intelligent dans le monde des Arts & de l'aristocratie, se trouvait réuni à cette fête.

Résumons en quelques mots l'impression générale qu'a produite cette remarquable soirée.

Après un chœur d'un beau caractère religieux,

admirablement exécuté & signé du prince de Polignac, nous avons entendu un morceau du second acte de *Florentin*, opéra inédit de monsieur Edmond Membreé; l'effet en a été excellent. Il est à désirer que les directeurs de nos scènes lyriques apprennent ou se rappellent que cet artiste, aussi distingué que modeste, a dans ses cartons un très-remarquable ouvrage, sous le titre de *Colomba*, tiré du livre pittoresque de Mérimée.

Monsieur Jules Costé, un compositeur qui a fait ses preuves & qu'on attend à l'Opéra-Comique, s'est vu bisser un chœur de buveurs & de commères, bien rythmé & d'une couleur très-originale.

Le *Chant de la Victoire*, de monsieur le comte d'Osmond, un véritable artiste-gentilhomme, a complété, de la façon la plus brillante, la première partie du concert.

Le *Chœur des Baigneuses*, de madame la vicomtesse de Granval, a obtenu un beau succès.

Les morceaux composés par monsieur le marquis d'Ivry, tirés de sa remarquable partition des *Amants de Vérone*, ont été accueillis par d'unanimes applaudissements. Cette œuvre, qui a déjà fait son chemin dans les salons, ne peut manquer de voir prochainement les lumières de la rampe.

Roméo et Juliette, de monsieur Gounod, ne saurait, pour un directeur intelligent, empêcher l'apparition des *Amants de Vérone*. C'est une œuvre très-élevée, serrant de près le texte de Shakspeare, & dont le succès est certain.

Mademoiselle Heilbron, charmante dans l'air des bijoux, de *Faust*, a dit une grande scène de l'œuvre du marquis d'Ivry, avec une verve & un charme qui ont soulevé des tonnerres d'applaudissements. L'andante de l'air de Juliette, le mouvement précipité qui le termine, elle a tout interprété avec une supériorité incontestable.

En résumé, ce concert a été une des fêtes de la fin de l'hiver.

..

Un pianiste dont la réputation va grandissant & qui sait allier à l'originalité l'art d'interpréter les maîtres classiques, s'est fait entendre, tout récemment, dans la salle du Conservatoire. — Le petit théâtre de la rue Bergère était absolument encombré. La scène avait été transformée en amphithéâtre, dont tous les sièges étaient occupés par le personnel des professeurs & les notabilités du Conservatoire.

Francis Planté s'était éloigné de Paris depuis quelques années; trouvant que la vie d'artiste y était surmenée avec excès, ou jetée dans la voie du travail mécanique, il avait pris, presque au début de sa carrière, la courageuse résolution de se faire oublier. Vivant pour lui-même, presque toujours dans l'intimité des grands artistes, il connut Liszt en Allemagne & Thalberg en Italie; recherché par ces deux maîtres, il s'initia aux procédés de leurs

génies si divers, & il apprit d'eux, en les écoutant chaque jour, les secrets de l'art véritable.

C'est donc avec un talent mûr, fécondé par l'étude, agrandi par la méditation, que Francis Planté s'est présenté au public parisien. Nous avons reconnu, en l'entendant, une main de fer au service d'une âme de feu. Aucune parole ne peut peindre l'effet prodigieux qu'il a fait en exécutant la huitième polonaise de Chopin.

Au commencement du motif, on dirait une nuée de sylphes faisant l'école buissonnière à travers des modulations fantastiques & d'une grâce inimitable; mais la terrible main gauche se met à gronder, comme un orage lointain; puis arrivent la rafale, l'ouragan, le tonnerre chassant au loin les sylphes effrayés. Cet effet d'apparition est vraiment extraordinaire, & depuis Chopin lui-même, nous n'avons rien entendu de si parfaitement exécuté.

Francis Planté ne se borne pas à jouer du piano en maître, il possède l'art bien autrement difficile de chanter sur le piano en le faisant oublier. Dans le trio en *ré* de Mendelssohn, dans le quatuor en *mi* de Beethoven, il a triomphé, il a lutté de style de verve & de grâce, avec l'archet d'Alard.

Le monde musical se réjouit du retour de monsieur Francis Planté.

..

Le deuxième cahier des œuvres de Chopin, dont nous avons annoncé dernièrement la récente publication, contient quarante & une mazurkas, qui commencent par l'op. 6, à la comtesse Plater, & se terminent par l'op. 63, à la comtesse Czernowska. Nous pensions trouver dans ce volume le *Rondo alla mazurka*, op. 5; mais il faut présumer que l'intelligent éditeur, monsieur E. Jung-Treutel, le joignant à la *Mazurka Élégante*, à la *Mazurka des Salons* & aux huit *Mazurkas Posthumes*, en fera l'objet d'un troisième livre.

Il est vraiment très-difficile de faire un choix dans ces mazoures. Elles sont toutes charmantes. Ceux qui ont entendu Chopin, se souviennent encore de cette sorte de balancement, qui, dans son exécution, semblait faire onduler la mélodie, « comme un esquif sur le sein de la vague puissante, » a dit Frantz Liszt.

Indiquons, cependant, quelques-unes de nos préférences, quoique nous les aimions toutes, ces pièces de choix. L'op. 6; — les nos 1, 2 & 3, de l'op. 7; — le n° 3 de l'œuvre 33, à la comtesse Mostowska; — & les trois mazourkas, op. 50, à Léon Szmítkowski; ce sont des pages d'une délicieuse perfection.

..

L'espace nous manque pour parler, avec quelques détails, des œuvres nouvelles publiées par l'éditeur Girod, 16, boulevard Montmartre. Mais

nous engageons nos lectrices à visiter les brillantes collections de morceaux de danse, de fantaisies, comme d'ouvrages plus sérieux, que cette maison augmente chaque jour, en s'attachant les compositeurs les plus distingués & les plus justement appréciés du public parisien.

Le dimanche, 28 avril, salle Érard, madame Lafaix-Gontié donnait sa Matinée annuelle d'élèves, avec le concours d'excellents artistes : mademoiselle Marie Secrétain, monsieur J. Télénski, pour

la partie instrumentale ; madame Lafaix-Gontié & monsieur Idrac, pour la partie vocale.

A la grâce, au style, à la clarté de l'articulation, qualités possédées à un rare degré par madame Lafaix-Gontié, nous avons eu le plaisir de constater que ce jeune professeur joint la qualité, non moins précieuse, de savoir communiquer à ses élèves les dons qui lui sont propres ; toutes ou presque toutes n'ont pas l'air de chanter du chinois en chantant du français, & toutes, sans exception, ont fait preuve de beaucoup de finesse & d'un sentiment très-remarquable.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

OMELETTE AUX PETITS POIS

Faites un ragoût de petits pois, bien étuvés, avec du beurre frais, une pincée de sucre & un peu de crème ; laissez refroidir, cassez des œufs frais, battez-les avec une cuillerée de crème, poivre & sel ; joignez-y les pois, & faites l'omelette comme à l'ordinaire.

ŒUFS BROUILLÉS AUX CREVETTES

Épluchez les crevettes, mettez les chairs d'un côté, les corps de l'autre. Faites bouillir les corps dans un verre de vin blanc. Pelez-les & passez ce jus au tamis ; mettez ce jus dans les œufs (six jaunes & quatre blancs), battez le tout, ajoutez les chairs des crevettes, versez dans une casserole avec un morceau de beurre très-frais. Tournez, poivrez en tournant.

(Recette d'Alexandre Dumas.)

SAUCE AUX GROISEILLES VERTES

Faites blanchir à l'eau chaude & salée trois poignées de groseilles vertes, très-épluchées ; laissez égoutter. Mettez au feu du beurre frais manié de farine ; mouillez avec de la crème épaisse ; joignez poivre, sel, noix de muscade ; laissez jeter un bouillon ou deux, & servez avec des maquereaux grillés.

MÉDECINE DOMESTIQUE

CONTRE LA NÉURALGIE

Décoction de trois têtes de pavots, — bouillies dans une pinte d'eau réduite à moitié.

On fera avec cette eau un cataplasme épais de farine de lin que l'on mettra entre deux linges, & on l'arrosera de huit gouttes de laudanum.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Si j'étais riche, très-riche, Florence, je m'amuserais à broder moi-même tout l'ameublement de ma chambre à coucher, & quelles jolies choses je ferais, ma chère !... Des tapisseries dignes, pour le moins, de la reine Berthe !...

Voici un *pour le moins* qui ne serait guères modeste si je voulais parler ici de mon travail ! mais il s'agit des tapisseries que j'aimerais à faire & qui sont de véritables peintures à l'aiguille ; de ravissants tableaux dignes de Beauvais, voire même des Gobelins !...

Par exemple, pour les entreprendre, il faut non-seulement beaucoup de temps, mais encore pas mal d'argent... ainsi : l'échantillonnage seul d'une chaise à médaillon, genre Louis XV, coûte cent francs ; & si l'on préfère des bandes de fleurs à entremêler à du satin capitonné, guirlande de lilas blanc & de lilas mauve, par exemple ; roses & liserons des haies, lis & grenades, coquelicots, épis & heuets, on paie ces bandes d'art — toutes les fleurs sont faites, au petit point, il est vrai — quarante francs le mètre !...

Eh bien ! j'ai vu une chambre de jeune fille entièrement garnie ainsi : les fauteuils étaient en reps bleu de ciel capitonné, de même que les rideaux, les portières, etc. ; le tout entremêlé de bandes de tapisserie représentant des bouquets de pâquerettes, rattachés entre eux par des nœuds de ruban de la couleur du reps... C'était délicieux !...

Je ne te parlerai, ni d'un cabinet transformé en petit oratoire gothique, correspondant à cette chambre, ni des meubles coquets, tout pleins d'incrustations de bois précieux & de dorures, qui garnissaient la chambre même, ni des mille riens artistiques qui couvraient les étagères et les tables, ni des tapis de moquette si frais et si moelleux qui recouvraient le parquet en mosaïque, ni de la table à ouvrage, une merveille !... ni de la bibliothèque-bureau, un bijou !... ni de quantité d'autres choses luxueuses & charmantes qui encombraient cette chambrette éclosée sous la baguette

de la fée des millions, pour une jeune fille de dix-sept ans à peine !...

Ces chambres-là sont une exception très-grande, tout le monde n'ayant pas cette richissime fée pour marraine, & l'on peut encore être fort heureux dans un réduit beaucoup plus humble, n'est-il pas vrai, ma chère Florence ? et en dehors de ce luxe, il y a encore moyen de s'arranger, sans énormes frais, de charmantes petites demeures... Le tout est d'avoir du goût, un peu d'imagination, & beaucoup de soin, quand la chose est organisée !...

Tiens, Florence, si tu le veux, nous ferons, de compagnie, une visite chez quelques jeunes filles de ma connaissance ? Leurs positions sont très-diverses & pourtant toutes ont trouvé le secret de se créer un délicieux petit chez soi.

Vois d'abord cette chambre mignonne, ornée de mousseline blanche, avec entre-deux de guipure anglaise, sur transparent rose !...

Elle paraît d'un entretien des plus coûteux et cependant, si ce n'était à cause de la nuance rose, qui se fane très-vite et qu'il faut souvent renouveler, elle serait très-adaptable, même dans une position des plus modestes. — D'ailleurs il est extrêmement facile de remplacer le rose par le bleu tendre, la couleur du ciel, de la Vierge & des jeunes filles !...

La chambre en question est toute petite, tendue de papier rose nuancé, imitant l'étoffe capitonnée. C'est d'un effet simple & charmant ; j'ai vu, maintes fois, le même papier en bleu & en vert d'eau.

Les rideaux sont en mousseline blanche tout unie, avec un large ourlet, au-dessus duquel est posé un entre-deux de même largeur, en guipure. — Couvre-pied assorti ; toilette-duchesse, aussi. — Tu sais qu'une toilette-duchesse est tout simplement une table de bois blanc, recouverte, du haut en bas, d'une housse de soie ou de percaline, sur laquelle est posée une mousseline garnie & enrubannée selon les nuances & l'ornementation de l'ameublement ?

Pour les chaises de cette bonbonnière rose, je les crois en tapisserie ordinaire à fond blanc semé

de roses, ainsi que le tapis & le Prie-Dieu ; mais comme elles sont presque toujours recouvertes, ainsi que la cheminée & la toilette, de housses de mousseline à entre-deux de guipure sur transparent pareil au reste, je ne te l'affirme pas. — On pourrait les remplacer par des chaises de canne, de fantaisie, à dossier noir & or.

Tu vois, Florence, que cette chambrette, tout en étant charmante, est accessible à bien des bourses. — L'entretien de tout ce blanc coûte un peu ; mais quand on est soigneuse comme la jeune personne qui en est propriétaire, il suffit de faire blanchir housses & rideaux deux ou trois fois l'an, ce qui, en somme, n'est pas une énorme dépense.

Voici maintenant un autre petit logis garni tout en toile perse, rayée de bleu & semée de boutons de roses. — Tout est tendu de même, les rideaux, les murailles, l'encadrement des glaces & jusqu'au plafond où s'attache, en guise de lampe suspendue, un énorme œuf d'autruche couvert d'un filet de passementerie, se terminant, comme les lanternes chinoises, par des glands de tous côtés.

Cette chambre est coquette & toute printanière ; mais elle sera, j'en suis convaincue, plus difficile à conserver dans sa fraîcheur, que le petit réduit blanc & rose de tout à l'heure, car tout en étant aussi susceptible, comme nuances, elle est moins facile à nettoyer.

Mais j'entends d'ici m'objecter : — tout cela est élégant & charmant, j'en conviens, pourtant ce n'est pas là ce que j'aimerais raisonnablement pour moi, si j'étais jeune fille. Ce qu'il me faudrait, dans ce cas, ce serait une chambre où je ne craindrais pas de me tenir sans cesse, sans peur de salir ceci, de chiffonner cela, de défraîchir telle autre chose ; une chambre d'usage, en un mot, & non une chambre de parade, comme toutes celles où tu viens de nous conduire. — Il faudrait aussi que cette chambre fût économique, vu que je n'aurais pas beaucoup d'argent à consacrer à son ornementation.

Dans ce cas, ma Florence, achètes dans le premier magasin de nouveautés venu, une jolie cretonne à bandes turques, ou bien genre Louis XIII, ni trop claire, ni trop foncée, ni d'un dessin trop grand, si l'appartement que tu veux meubler est bas &

petit, ni d'un dessin trop petit, s'il est, au contraire, haut & vaste ; quoique, en général, les chambres de jeunes filles ne le soient guères, vastes !...

On a maintenant de charmantes cretonnes à 95 centimes. — Pour les rideaux, la courte-pointe et quatre grandes housses. — Les housses sont la providence des vieilles chaises qu'on utilise & qui meublent à merveille. — Tu en auras à peu près pour 100 francs, étoffe & façon comprises, non par un tapissier en renom, bien entendu !...

Ajoute à cela, quelques rouleaux de papier, genre cretonne, assortis s'il se peut, au dessin des rideaux & ta chambrette sera dix fois plus jolie, sans te revenir beaucoup plus cher.

Quant aux meubles, il y en a de tous les prix & l'on peut en mettre, plus ou moins, dans l'appartement que l'on arrange ; mais, en général, les meubles que l'on trouve dans presque toutes les chambres de jeunes filles, sont, outre le lit & les sièges, une table à ouvrage, un petit bureau-étagère ou bibliothèque ; — à défaut de bureau, il est facile de placer un pupitre portatif sur une petite table carrée & d'attacher au-dessus une légère bibliothèque. — Un chiffonnier, une toilette à tiroirs si l'on n'a pas de chiffonnier, un ou deux petits fauteuils ronds, recouverts avec l'étoffe des rideaux ; une chauffeuse de fantaisie ; un Prie-Dieu, une jardinière... Sans compter une foule de menus objets dont on peut se passer ; mais qui meublent à ravir & que l'on trouve dans les chambrettes les plus simples ; coussins, tapis, pelotes, corbeilles à ouvrage, cache-pots, vide-poches, œuvres élégantes de petites mains adroites & travailleuses.

Mais que j'ai donc bavardé longuement aujourd'hui !...

Je tremble d'être rognée par notre terrible metteur en pages !... Ainsi je te quitte, ma Florence, même sans prendre le temps de te réitérer, autrement qu'en courant, l'assurance de mes vieux sentiments de dévouement & d'amitié.

P. S. — Une question pourtant. — Est-ce que tes cousines Emma, Fanny & Juliette, ne sont plus de ce monde ? Tu ne m'en dis jamais un mot dans tes lettres, depuis une éternité.

JEANNE.

MODES

Les broderies de soies de couleur sont la grande élégance du jour.

Le crêpe de Chine est le tissu préféré pour ce genre d'ornements ; mais naturellement cela fait des robes extrêmement chères. Hélas ! il faut bien le constater, il y a dans les toilettes actuelles une recrudescence de luxe qui ne s'accorde guère avec la situation dans laquelle nous nous trouvons... Mais, en chroniqueuse fidèle, je dois à mes lectrices de les tenir au cou-

rant des tendances de la mode et de ses merveilleuses nouveautés, tout en ne choisissant que des modèles qu'il soit possible de copier ou de modifier au besoin.

Des guirlandes de roses, de différentes nuances, se brodent en grosse soie plate au passé, sur du crêpe de Chine noir. — Le chapeau de paille ou de dentelle noire doit avoir une couronne de roses, des mêmes nuances. Cet ensemble fait une toilette élégante & de très-bon goût.

Le crêpe de Chine de teintes claires, avec broderies nuancées, ne se porte que le soir. C'est extrêmement habillé.

On voit aussi de semblables broderies sur de la faille ; mais cela est beaucoup moins harmonieux. Quelquefois on ne brode que le vêtement qui peut ne pas avoir de manches.

Pour demi-deuil, il se fait sur *crêpe de Chine* ou sur *cachemire noir* très-fin, des broderies blanches ravissantes. On mélange de la petite ganse de soie blanche ronde avec des fleurs brodées au passé ; ou bien encore un dessin au point russe, avec du gros cordonnet blanc. Le bord se garnit d'effilés noirs & blancs, ou de dentelles noires & blanches, posées l'une sur l'autre. Le jupon de ce costume sera uni, sans aucune broderie. La tunique seule doit être brodée ou, dans un autre genre, le paletot & la petite jupe. — Chapeau de paille noire avec torsade de ruban de faille blanche & noire, branches de jacinthes blanches tombant par derrière. — Autre chapeau, allant bien avec ces costumes : en paille de riz, avec ornements de velours noir & plumes de coq.

Les chapeaux sont toujours de formes très-élevées. On les orne beaucoup de fleurs. Ceux que l'on veut porter avec tous les costumes, sont en dentelle noire avec guirlandes de roses roses & roses rouges.

Une des nuances les mieux réussies de cette année, c'est le *bleu*, dit *martin-pêcheur*. Ce n'est ni bleu, ni vert, & c'est d'un éclat charmant, surtout à la lumière.

Les plumes de cette nuance sont charmantes, elles font bien sur un chapeau de dentelle, & aussi en coiffure pour le soir.

Tous les genres de costumes se produisent en ce moment ; cela permet d'utiliser d'anciennes robes, châles, écharpes, etc. Ainsi l'on voit beaucoup de tuniques taillées dans cette *Algérienne*, dont on fabriquait autrefois des châles & des burnous. — Les jupons se font en faille, foulard, sultane unie, & les tuniques en Algérienne.

Avec un ancien châle long, fait de ce tissu, on pourrait facilement copier le costume dont je vais donner la description.

Ce costume est en Algérienne à raies satinées blanches. Le fond est également blanc laiteux & transparent.

Le jupon & le corsage de dessous, en Sultane unie rose. Deux volants en biais ourlés, surmontés chacun d'une ruche coupée droit fil & garnie de chaque côté d'un petit effilé *Tom-Pouce*. — Tunique en Algérienne, corsage en même étoffe ouvert devant, sur le corsage rose qui est à manches plates. Les manches de la tunique sont larges & garnies, comme elle, d'un effilé de Thibet, du même blanc. Par côté, de gros nœuds de soie rose, avec petit effilé, relèvent la tunique très-haut. — Chapeau rond ou fermé, avec ornements de velours noir, mélangés de crêpe & de nœuds de faille rose.

On porte énormément d'écrue en foulard, en Chalys, en toile & en lénos.

J'ai remarqué plusieurs tuniques de batiste de fil, très-joliment ornées.

L'une était brodée en fil plat brillant, ayant, au bord, un haut effilé de fil semblable. Cette étoffe & cette broderie se blanchissent parfaitement bien. On peut mettre dessous, n'importe quel jupon. Un autre modèle en *linon écrue*, se compose d'une jupe & d'un paletot cintré. Le tout garni d'un entre-deux de guipure écrue, — sous lequel l'étoffe est coupée, pour le laisser à jour, — & d'une guipure à dents, au bord. Le jupon & le corsage de dessous sont en faille marron.

Un large ruban de moire marron relève & retient, par plusieurs coques & deux pans, les bouffants de la jupe par derrière. — Quand on veut mettre un dessous de soie noire, le ruban doit être en moire noire.

Quelques costumes de linon ont une haute broderie en soutache de fil. Le vêtement est tout brodé. — Pour la campagne & les bains de mer, on m'a montré de petits costumes *marins*, assez originaux, et très-faciles à porter en voyage. Ils sont en *toile écrue* ou *toile grise*. Le jupon, avec un haut volant plissé à plat, dont la tête est traversée par un biais de *toile bleue*, comme les blouses des charretiers. Une petite soutache de fil blanc se pose de chaque côté du biais. La jupe est garnie d'un biais semblable. — Paletot un peu large, à grand col marin en *toile bleue*, avec mêmes soutaches. — Ceinture ronde en *toile bleue*, serrant, à la taille, le paletot, dont les basques, par derrière, sont à revers doublés de *toile bleue*. — Petit chapeau matelot en *toile grise*, bord & pans de *toile bleue*. — Ombrelle-canne, en *toile grise*, doublée de bleu.

Les tuniques en dentelle noire conviennent tout à fait aux dames âgées, & peuvent leur rendre une infinité de services.

Dans la rue c'est très *comme il faut*, sur une robe noire ou de teinte foncée. Il n'est pas nécessaire que ces tuniques soient complètement ajustées. Le soir, on les met avec une robe decouleur claire, montante ou décolletée ; elles se relèvent plus ou moins. On peut y ajouter une ceinture, & de gros nœuds de côté. Des tuniques, en *grenadine noire*, peuvent s'utiliser de même. Elles seront ornées de dentelle ou de guipure. Pour jeune fille, on les garnit de plissés, de ruches en pareil, ou d'une ruche en imitation de dentelle noire. Quand on les met, avec un dessous noir décolleté, cela fait une toilette très-habillée, qui peut s'égayer par des nœuds de faille rose ou bleue. — Nœud alsacien, de même couleur, dans les cheveux.

Le genre Pompadour est aussi très-gouté. Il y a des armures de soies brochées, superbes, pour ces costumes qui sont ornés de plissés à la vieille en étoffe pareille ou en rubans. Les manches à sa-

bots avec un ou deux volants, surmontés d'un plissé.

Voici la description d'un de ces costumes en soie, qui peut se copier en cretonne, ou en mousseline de laine imprimée.

Le jupon est en foulard lilas, avec trois volants plissés étagés. — Tunique camargo, en armure de soie à bouquets de lilas & de roses. Elle est collante par-derrière, avec un gros pli Louis XV dans le dos. Les devants sont flottants & ouvrent sur le jupon. Toute la tunique est garnie d'un plissé à la vieille en même étoffe, bordé, de chaque côté, d'un petit ruban lilas. Il y a de larges poches, sur lesquelles sont posés de petits rubans lilas. Le devant de la casaque est attaché par des nœuds semblables, qui sont aussi placés sur les manches, & par-derrière sur le pli du dos, jusqu'à la taille. — Ceinture passant par-dessous le pli, & venant se nouer devant.

Si ce costume avait des bouquets roses ou rouges & que le jupon de dessous fût d'une de ces couleurs, les ornements lilas pourraient être remplacés

par du velours noir. L'ombrelle doit s'harmoniser avec la toilette ainsi que l'éventail. Il y a partout, dans ce moment, un grand choix d'éventails à prix modérés, assortis à tous les costumes possibles. Ils sont rayés comme les Châlys, Algériennes, etc., ou à fleurs, comme les foulards, les cretonnes, etc. Puis on en voit encore en guipure blanche, écrue, ou noire, doublés de couleurs.

Les petites filles, jusqu'à l'âge de 6 ou 7 ans, peuvent porter, comme les petits garçons, des jupes plissées, et de larges vestes.

Voici un petit modèle que j'ai vu porté par un frère & une sœur, & qui m'a paru charmant.

Jupe plissée, en popeline d'Irlande gris écri. — Grande veste découpée à poches. Le tout simplement ourlé & piqué. — Grand col marin en toile. — Cravate cerise. — Large ceinture de faille cerise, nouant derrière sous la veste.

Bottines de peau rouge. — Chapeau de paille grise, bord & ruban cerise.

Ce petit costume peut se faire en toile de fil, & la ceinture en laine.

VISITES DANS LES MAGASINS

Si nous faisons la mode au lieu de vous la rapporter, il est bien certain, mesdemoiselles, que nous supprimerions ce qu'elle a de choquant & parfois de trop exagéré pour être portée par vous. Nous ferions disparaître, si ce n'est tout à fait, au moins en partie, ces tournures par trop prononcées que l'on porte aujourd'hui, & qui font ressembler les femmes, vues de dos, à certain animal que je ne nommerai pas, par respect pour nous.

Ma seconde réforme toucherait au chapeau que je voudrais moins élevé, moins chargé d'ornements nous garantissant du froid, pendant l'hiver, & du soleil, pendant l'été.

Quant au costume proprement dit, je n'y toucherais pas, étant d'avis qu'il est beaucoup plus commode à porter que les robes longues. Je pourrais peut-être lui demander plus de simplicité dans les garnitures, mais cela arriverait tout naturellement. Il n'y a que la première réforme qui soit difficile à faire accepter, les autres suivraient de près, j'en suis persuadée.

Si je ne puis imposer mes idées aux couturières & aux modistes, je puis au moins vous en faire part & vous les présenter comme des conseils; libre à vous de les accepter ou de les rejeter.

Cette petite digression m'amène à vous parler économie, en vous signalant, pour les robes que vous désirez faire nettoyer ou teindre, une excellente maison de teintures. Les lainages & les soies sont aussi bien réussis que possible. J'ai vu des cachemires teints, en réservant les couleurs, des robes noires teintées en marron, havane, ce qui est une excellente innovation. On m'a fait voir des

tapisseries remises à neuf, & j'ai été si satisfaite de ce que l'on m'a montré, que je n'hésite pas à vous donner l'adresse de la teinturerie Marchal, 23, faubourg Saint-Honoré.

Je suis bien certaine que parmi nos abonnées, quelques-unes doivent faire leurs chapeaux. Cela n'est pas difficile, aujourd'hui que l'on trouve à acheter des formes toutes faites. Avec un peu d'adresse, on posera les ornements en prenant pour modèle la gravure de modes la mieux appropriée à son genre de toilette.

La forme sera recouverte de tulle bouillonné ou posé à plat. Quant au chapeau de paille, il y a encore moins de difficulté pour vous à le garnir. Une touffe de fleurs de côté, des brides, & tout est dit. Vous trouverez réuni aux Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs, tout ce qui est nécessaire pour confectionner les chapeaux. Il y a un rayon spécial pour les modes.

Vous trouverez encore dans ces magasins les rubans pour ceintures longues, rubans unis & glacés, écharpes-bayadères frangées sur les côtés & dans le bas. Ces écharpes forment une seule coque avec deux pans d'inégale longueur. Elles se posent au bas de la taille sur ou sous la basque. Vous trouverez aussi tous les genres de cravates & de nœuds pour col montant ou rabattu.

Passons maintenant au rayon des passementeries & guipures, qui comprend aussi les effilés.

Les passementeries sont souvent employées comme complément de garniture; elles se posent au-dessus d'un effilé ou d'une guipure. C'est alors une garniture riche & qui ne peut guères convenir

aux jeunes filles. Une jolie frange avec tête, une guipure en laine, voilà le genre qui leur va mieux. Du reste, le choix est grand dans les Galeries de Choiseul, & il ne me paraît pas possible d'en sortir sans avoir trouvé ce que l'on désirait.

A ces différents ornements pour costumes & pardessus, ajoutons la broderie soutachée simple ou avec accompagnement de broderie au passé; elle est toujours de mode.

On couvre même de broderie les paletots de toutes les formes. On emploie quelquefois la soutache ronde de préférence à la soutache plate. — Vous savez sans doute que ce genre de broderie se fait au moyen de la machine à coudre la *Silencieuse*; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'au moyen du nouveau guide, appelé le *Brodeur*, vous pouvez produire un effet presque analogue à la broderie faite avec une ganse ronde. Deux fils ou deux soies s'entre-croisent pour former ce travail, qui se trouve maintenu par le fil de dessous passant dans l'aiguille. Vous économiserez ainsi la soutache, qui est beaucoup plus chère que la soie avec laquelle on travaille.

Si vous voulez un dessin cachemire, vous prendrez deux soies de couleurs tranchantes : noire & violette, noire & bleue, etc. La machine à coudre la *Silencieuse* se trouve, 30, rue de Richelieu, en face la fontaine Mollière. Écrire à M. Poullien, ingénieur, seul agent de la machine à coudre Pol-lach, etc.

Je vous ai déjà parlé des étoffes bon marché avec lesquelles on confectionne ces gentils petits

costumes de campagne & de ville; je me rappelle vous avoir mentionné, à ce sujet, un choix de tissus dans des prix très-modestes. Pour compléter ces renseignements, je vous signalerai encore des écossais, laine & coton, depuis 75 cent. le mètre jusqu'à 2 fr. 95 c., avec prix intermédiaires. Les moins chers feront de petits deshabillés du matin, se composant d'une jupe & d'un caraco; ceux d'un prix plus élevé seront destinés pour les robes de chambre plus habillées.

Pour costumes d'enfants, la popeline écossaise, plus chère que les tissus dont je viens de parler.

Comme étoffes noires, vous trouvez un grand choix; pour deuil et demi-deuil : alpaga, mohair, Parisienne, drap de Venise, Vénitienne, que sais-je? encore?... Les foulards de laine fond blanc, avec un semé de petites croix, les unes ponceau, bleu; les autres violet, noir, rose, etc.

La Brésilienne est un mélange de laine & de soie, qui donne à l'étoffe un joli brillant. On trouve des mille-raies, des rayures de différentes dimensions, grises & noires, ponceau & noires, bleues & blanches, etc. La largeur de cette étoffe est de 50 centimètres; elle coûte 2 fr. 45 c. & 2 fr. 95 c. le mètre. Les étoffes pour polonaises Pompadour, en cretonne, foulard, coton croisé, offrent un joli choix de dessins. Ajoutons que leur prix modeste les met à la portée de la bourse d'une jeune fille. Cette fantaisie, du reste, leur est destinée. Ces étoffes se trouvent au *Grand Marché Parisien*, rue de Turbigo, 3, qui envoie *franco* des échantillons aux abonnées qui leur en font la demande.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en mousseline à rayures Pompadour. — Corsage décolleté en carré, à longue basque, ouverte au bas de toutes les coutures; il est bordé d'un plissé en tarlatane ou en étoffe pareille, & fermé par deux nœuds. — Manche Renaissance, jockey fermé par un large bouillon. — Fichu plissé en biais, en organdi. — Sous-manche bouillonnée dans toute la longueur.

Deuxième toilette. — Robe en faille, ornée, dans le bas, de deux larges biais maintenus par un rang de pointes en ruban plié, alternées avec des feuilles en soutache. Cet ornement est surmonté de rouleauts. — Mantelet pareil à la robe, bordé d'un effilé au-dessus duquel on pose l'ornement semblable à celui de la robe. — Chapeau en paille de riz cousue, avec touffe de plumes, brides & nœuds en faille assortis de nuance avec la toilette.

Toilette de petite fille. — Robe en lénois, soutachée en noir; les soutaches de côté sont lacées. — Corsage alsacien. — Ceinture en faille avec nœud double derrière. — Chemisette plissée en nansouk.

SIXIÈME CAHIER

Entre-deux — S. B. — Garniture — Entre-deux — Dessin mat en ganse — Dessous de flacon — Col ouvert — Costume pour petit garçon de quatre à cinq ans — M. B. enlacés — Ornement pour jupon ou confection — Volant plissé — Coiffure alsacienne — Dentelle

au crochet en travers — Coiffure de dîner — Travail au crochet sur épingle — Dentelle mignardise & crochet sur épingle — Dentelle au crochet sur épingle — Éléonore — Parure pour fillette — C. S. enlacés — E. G. enlacés — R. C. enlacés — G. M. enlacés — Bavoire — Écusson avec M. G. — Petit entre-deux — Garniture — Rachel — Clotilde — N. C. — Tablier — Garniture pour robe — Petite dentelle guipure, lacet & crochet — Fichu décolleté — Ornement de la deuxième toilette de la gravure — Garniture de jupon — Nécessaire à ouvrage — Fichu montant — O. C. — Serviette à thé — Zoé — A. B. enlacés — C. B. enlacés — Écusson avec M. M. — C. D. — S. N. enlacés — T. D. enlacés — Taie d'oreiller — J. B. enlacés.

PLANCHE VI

PETITE PLANCHE DE PATRONS.

PREMIER CÔTÉ.

Corsage à basque, première toilette de la gravure du 1^{er} juin.

DEUXIÈME CÔTÉ

Mantelet. Deuxième toilette, même gravure.

TAPISSERIE COLORIÉE

BANDE guirlande d'œillets en teintes plates, pour chaise, escabeau, encadrement de rideau ou portière; on peut la faire sur fond blanc, noir ou grenat foncé.

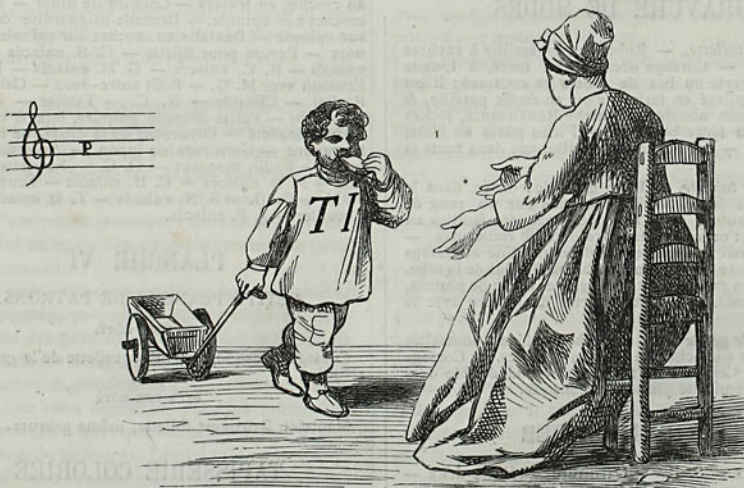
ÉNIGME

J'ai pour précurseur saint Joseph,
Pour complément les gloires de Marie.
Je fais germer les fleurs et verdir la prairie,
Et mon joyeux refrain vibre en la sainte nef.
Je rajeunis toute la terre,
Je parle d'espérance et d'immortalité :
Par moi tout est ressuscité,
Les âmes aussi bien que la vile matière.
Je soulage bien des douleurs,
J'ai guéri la lèpre et la peste ;
J'ai des pardons pour les pécheurs,
Pour les justifiés un aliment céleste ;
Enfin, mon retour, en tout lieu
Dit : *Paix à l'homme et louez Dieu.*

Le mot du Logogriphe de Mai est : CLÉMENCE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : A brebis tondue, Dieu mesure le vent.

RÉBUS





3842

Imp. DUPUY, r. des Petites Hôtels, 22. Paris.

Pauline Rollé

MODES DE PARIS

JOURNAL DES DEMOISELLES & PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

Modes de M^{me} Velin Rue de Surcouf. — Etoffes du G^d Marché Parisien rue Turbigo. 3.
 Foulards de la Compagnie des Indes Rue de Grenelle St Germain 42.
 Rubans et Passementeries des Galeries de Choiseuil Rue N^o des Petits Champs. 36.
 Machines à Coudre de la Silencieuse. 30. Rue de Richelieu.
 Teinturerie Marchal Rue du Faubourg St Honoré. 23.

AYUNTAMIENTO DE MADRID
DIRECCION GENERAL DE INSTRUCCION PUBLICA
DIRECCION DE INSTRUCCION PUBLICA DE MADRID

Ayuntamiento de Madrid